



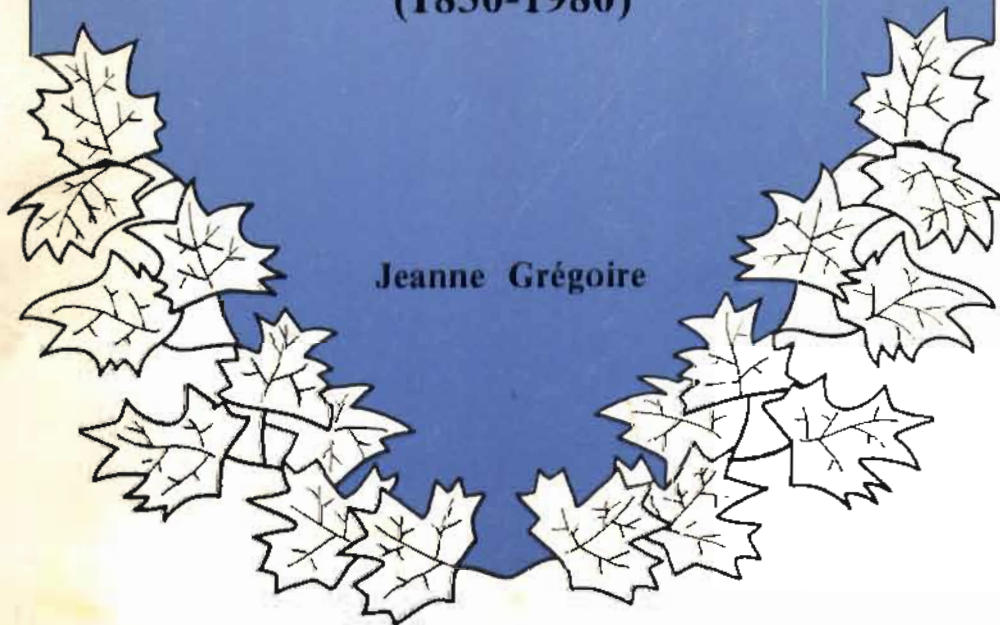
PROJECTION

sur

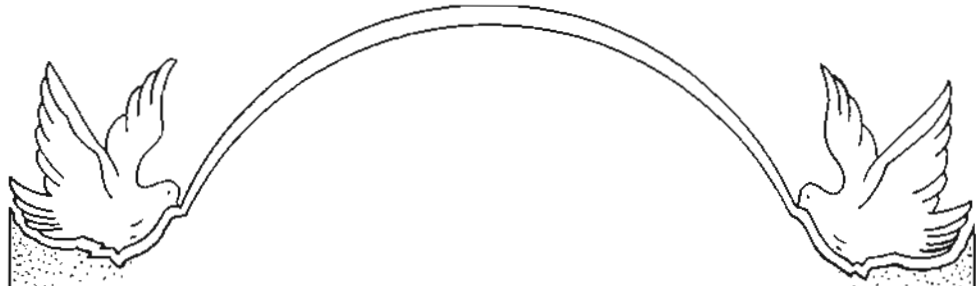
SAINT-VALENTIN

(1830-1980)

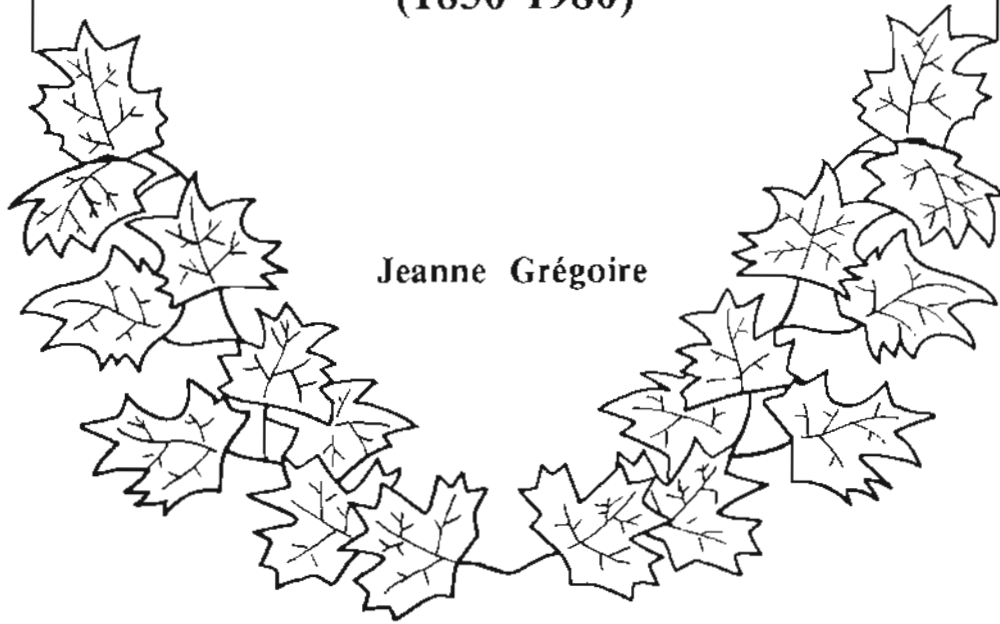
Jeanne Grégoire



PROJECTION
sur
SAINT-VALENTIN
(1830-1980)



PROJECTION
sur
SAINT-VALENTIN
(1830-1980)



Jeanne Grégoire

I

PRÉSENTATION

Cet ouvrage sans prétention se veut être tout simplement le reflet d'une projection dans le sillage du passé d'une paroisse rurale de notre province, Saint-Valentin. Paroisse assez peu connue en général en raison des deux démembrements qui l'ont refoulée à l'intérieur des terres.

L'auteur n'a nulle autre intention que de rappeler aux générations actuelles qui n'ont pas connu ou en ont oublié une partie, les épisodes qui ont marqué la fondation et le développement de leur paroisse, née au milieu du siècle dernier, sur les bords du Richelieu.

La vie paroissiale intense menée par les anciens mérite d'être connue des générations actuelles puisque ce sont des leurs qui ont préparé avec amour et avec soin, leur avenir.

L'unique but de cette évocation d'un siècle d'existence, est de présenter aux lecteurs, en reconstituant le décor, les familles et les individus de cette paroisse, gens de bien, modestes et énergiques qui ont admirablement rempli leur mission. Je me suis arrêtée à quelques personnalités qui ont émergé pour les faire connaître de plus près par une biographie succincte de chacune. Tous ont cependant droit à nos souvenirs reconnaissants exprimés sans la citation de leurs noms, leur activité s'étant déroulée dans l'ombre et dans des domaines moins spécialisés.

Le nombre des notables et des éducateurs cités est un témoignage évident que la population de Saint-Valentin, en majorité agricole, avec l'importante et bénéfique participation de l'élément religieux sont parvenus à des réalisations dont les citoyens d'aujourd'hui doivent être fiers.

Les fêtes des "retrouvailles" qu'on peut aussi qualifier de "fêtes du souvenir" célébrées dans un grand esprit de fraternité, en cet anniversaire, sont un vibrant hommage rendu aux premiers occupants.

Dans l'énumération des faits, comme pour les biographies présentées, nous avons tenté de suivre l'ordre chronologique. Quelques notes historiques de même qu'une biographie d'un artiste-peintre ont été reportées en appendice.

Je remercie sincèrement pour leur collaboration précieuse, Mmes Yvonne Dancause et C. Chalifoux, M. et Mme Louis Hébert, et mon frère, Honoré qui ont accepté d'effectuer quelques recherches pour compléter la documentation déjà précieuse que je possédais. Merci au Dr Guy Rémillard, à M. Laurent Lazure ainsi qu'à Mme Jean-Pierre Meister qui ont eu l'obligeance de me fournir les photographies insérées dans le texte.

Ce travail n'est sans doute pas complet mais répond à un besoin de communication que l'auteur a éprouvé dans la reconstitution du passé d'une population pouvant se suffire à elle-même. J'ai voulu esquisser simplement les étapes de vie sociale et religieuse menées dans cette vaste plaine par nos pères.

II

PRÉAMBULE

Les recherches à la découverte de l'origine d'un lieu nommé laissent souvent perplexe l'historien épris de précision. Le chercheur se perd parfois dans les méandres compliqués du déroulement des faits, devant l'inexistence ou la disparition du document-clé qui apporterait la solution au problème.

Ainsi en est-il de la paroisse de Saint-Valentin située dans la Seigneurie de Léry, sur le Richelieu, face à l'Île-aux-Noix.

On a écrit quelque part (1): "En 1718, des missionnaires venant de Québec et montant la rivière Richelieu, s'arrêtèrent par hasard, sur une île verdoyante que les gens du pays appelaient Île-aux-Noix. À deux milles environ de cette île qu'ils venaient de quitter, ils frappèrent à la porte de la maison d'un colon nommé Jobson... Ils y passèrent la nuit, et le lendemain, raconte-t-on, ils célébrèrent la sainte messe et s'empressèrent d'écrire à l'évêque de Québec, Mgr de St-Valier, pour lui demander de rester en cet endroit et d'y faire mission pour les colons." (2)

Il semblerait pourtant bien plausible que des missionnaires aient passé par là, à cette époque.

La voie d'eau qu'empruntaient autrefois les explorateurs et les missionnaires pour leurs déplacements, était la seule à leur disposition en ce pays de Nouvelle-France.

1. Dans l'Album du Diocèse de Montréal, où se trouve l'historique des paroisses du diocèse et reproduit dans le programme-souvenir du 50^e anniversaire de Saint-Valentin de Stottsville.

2. Cette lettre à l'évêque de Québec reste introuvable. Les Archevêchés de Québec et de Montréal, de même que l'Évêché de Saint-Jean, disent ne posséder aucune lettre de ce genre dans leurs archives.

Une demande adressée aux Archives des Pères de la Compagnie de Jésus de même qu'aux Pères Franciscains (Récollets à l'époque) a donné les mêmes résultats. D'autre part, les premiers nous disent que les missionnaires de leur Compagnie n'ouvrirent aucune Mission chez les Amérindiens, après 1711.

Les premières concessions de terre se firent en bordure de ce beau fleuve St-Laurent qui permettait aux navigateurs de prendre connaissance de la valeur des terres et de se rendre, en canots, jusqu'aux Grands Lacs, et même aux États-Unis via la rivière Richelieu.

À mesure que le défrichement se faisait et que les colons construisaient leurs maisons, le nombre de familles augmentant au rythme du nombre de colons venant de France avec chaque expédition, on vit les clochers d'argent se dresser comme des sentinelles tout au long de la rive du St-Laurent et de la rivière Richelieu.

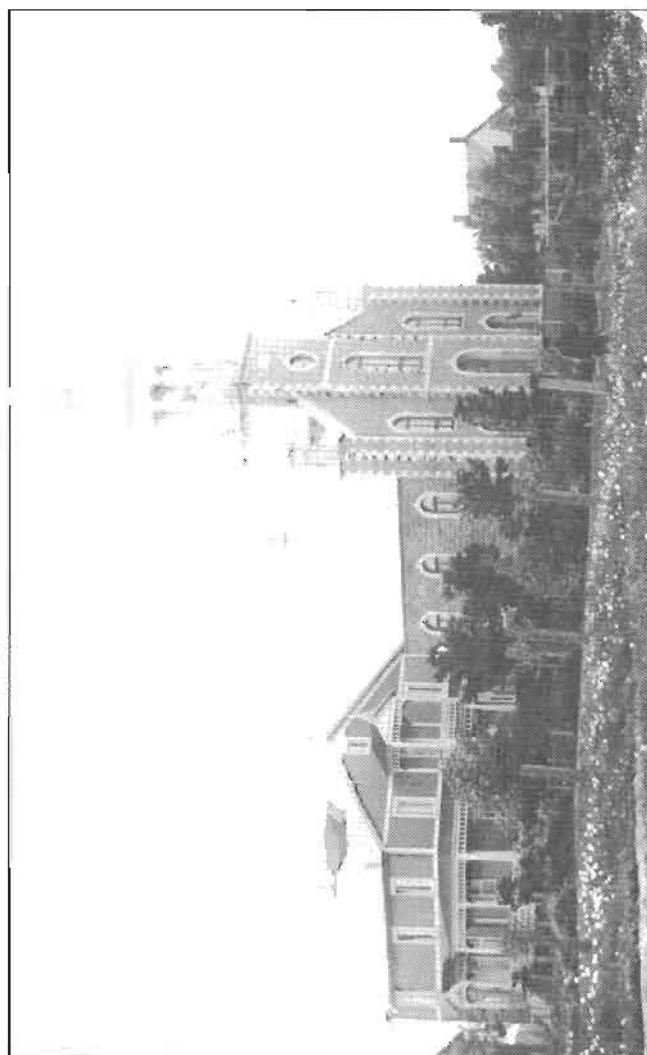
Ces témoins de la grande foi de nos pères portaient, comme aujourd'hui, dans leur enceinte surélevée, une cloche qu'on baptisait d'un nom biblique.

Il s'échappait donc régulièrement de ces hauteurs, un appel clair et sonore, une convocation à la prière et au recueillement.

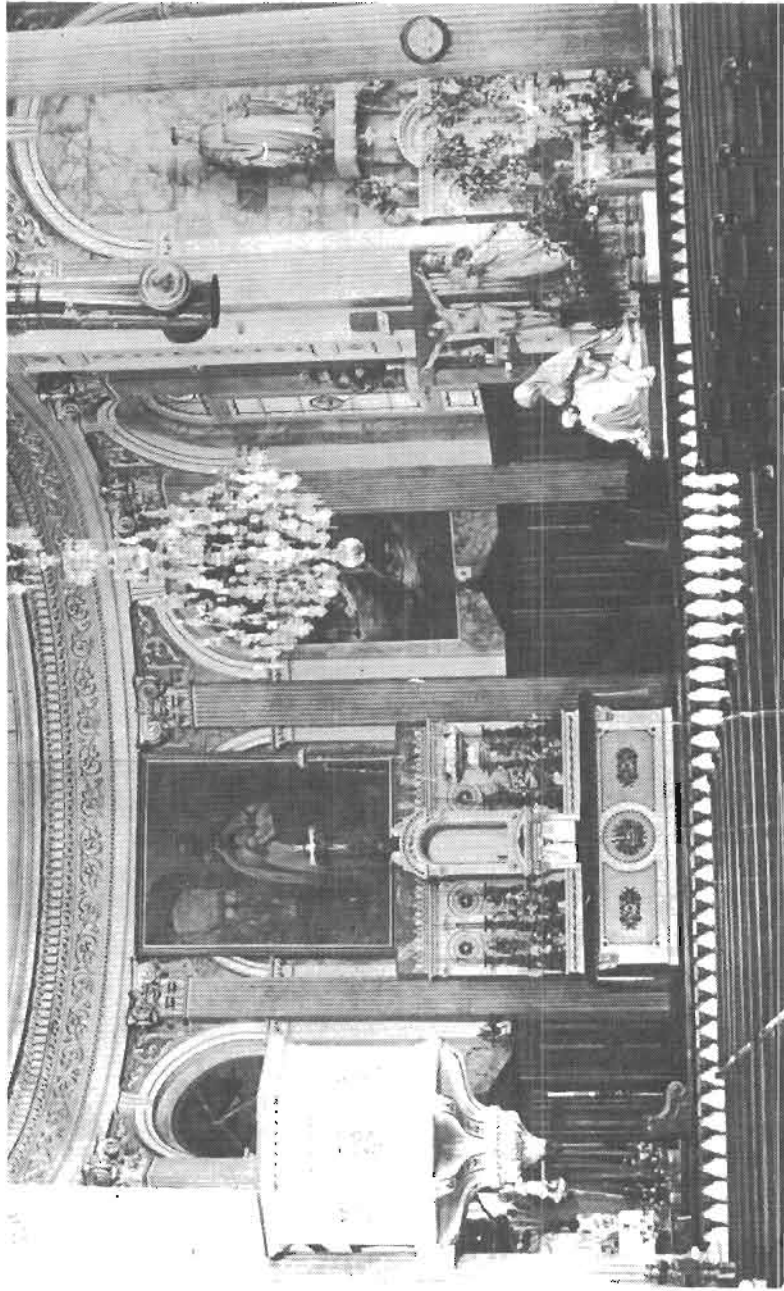
Ces clochers, surmontés d'une croix constituaient un guide, une vigie pour les explorateurs. Même les occupants de ces fermes exploitées au mieux, à cette époque, avec des méthodes de culture primitives, en faisaient leur boussole.

Quelques familles, dont certaines, venues de L'Acadie, de Saint-Cyprien et d'ailleurs, s'établirent en bordure de la rivière Richelieu. Ainsi groupées, elles formèrent un village presque en face de l'Île-aux-Noix, à douze milles de Saint-Jean et sept milles de Lacolle.

On se doit de rappeler ici que M. Berthelot, alors curé de la paroisse Saint-Luc, voyant le nombre de résidents croître sans cesse dans cet embryon de village et dans les terres situées plus à l'ouest, voulut leur offrir le service religieux. Il y célébra une messe, le 14 février 1810, au domicile de M. Watson.



L'église de Saint-Valentin de Stottsville ouverte au culte en l'an 1900
Elle fut la proie des flammes, le 20 mars 1971.



Intérieur de l'église de Saint-Valentin de Stotsville, ouverte au culte en 1900.

III

ÉRECTION CANONIQUE

En juin 1822, une liste de cinquante noms de résidents catholiques et cinq de résidents protestants fut adressée par M. Jobson à l'évêque du diocèse de Montréal, Mgr Jacques Lartigue, appuyant sa demande d'approuver un projet de construction d'une chapelle en cet endroit.

Les requérants se disaient prêts à entreprendre une souscription volontaire pour subvenir aux frais de cette construction. Une réponse affirmative de l'évêque fit que, sans tarder, une chapelle s'éleva au centre du village, face à la rivière. Ce fut le dernier de la série de clochers à être élevé en bordure du Richelieu et du Saint-Laurent.

Le 11 juin 1829, Son Excellence, Mgr Lartigue prescrivit une ordonnance d'élever la sacristie de la chapelle d'un étage pour y loger le prêtre desservant.

Les registres d'État civil paroissiaux s'ouvrent dès l'année 1830. Les deux premiers actes de baptême enregistrés furent ceux de:

I— FRANÇOIS VALENTIN LARREAU, fils de Pierre, cultivateur, et de Marguerite Boudreau, né le 28 mai et baptisé le 6 juin 1830 par F.M. Turcotte, vicaire de Saint-Cyprien et de Saint-Valentin.

II— MARIE CANLAHAN ou CAULAHAN, ondoyée à la maison, le 23 mai 1830, par F.M. Turcotte, ptre, qui a par la suite procédé officiellement aux cérémonies du baptême, le 6 juin. — Marie était la fille de Moïse, soldat du 66e Régiment, et de Mausey Cramer.

Quelques associations pieuses s'étaient formées dans la paroisse: la Société des Dames de Ste-Anne, celle des Enfants de Marie et la Ligue du Sacré-Coeur.

Cette paroisse, desservie par des prêtres de Saint-Luc et de Saint-Cyprien, fut érigée canoniquement, par décret de l'évêque du diocèse de Montréal, le 9 mai 1932, sous le vocable de Saint-Valentin.

IV

PROCLAMATION CIVILE

La proclamation civile signée, le 11 juillet 1835, au Château Saint-Louis, à Québec, par le secrétaire de la province, D. Daly, et publiée dans la Gazette Officielle de Québec, décrivait l'étendue et les limites de ladite paroisse comme suit:

Le territoire de la paroisse Saint-Valentin, qu'on nommait autrefois Pointe à la Mule, "s'étendait sur douze milles de front, sur environ trois milles de profondeur, borné comme suit: à l'est, par la rivière Richelieu; au nord, par la baronnie de Longueuil, depuis ladite rivière Richelieu jusqu'à la terre de Pierre Landry exclusivement; à l'ouest, en partie par la terre de Pierre Landry, par celle de Jean-Baptiste Poirier et par celle d'Anselme Bréau, depuis ladite Baronnie de Longueuil jusqu'à la concession de Burtonville (3); au nord-ouest, en partie par la concession des vingt-huit arpents, en partie par celle de la seconde grande ligne et en partie par celle de Burtonville, depuis la terre de François Rémillard inclusivement jusqu'à la terre de Robert Hoyle, de là, s'étendant à l'ouest en suivant la terre dudit Robert Hoyle et le domaine du général Christie Burton, jusqu'à la terre de Jean-Baptiste Fournier inclusivement; de là, s'étendant au sud en suivant la terre dudit Jean-Baptiste Fournier, jusqu'à la rivière Lacolle; de là, s'étendant à l'ouest en suivant ladite rivière Lacolle, jusqu'à la rivière Richelieu; joignant à ladite paroisse les terres de Henri Gauvin, Auguste Morin et Rémi Gauvin, lesdites terres situées dans la Baronnie de Longueuil."

Le temple religieux, construit en 1835, sur la route longeant le Richelieu et faisant face à l'Île-aux-Noix, fut démoli en 1855, en raison de son exigüité et remplacé par un autre plus vaste, correspondant mieux à l'augmentation de la population.

Dès 1844, la commission scolaire sous la direction de M.M. L. Turcot, ptre, Joseph Grégoire, David Cyr, Médard Boudreault, Jean-Baptiste Bonnet, Joseph Bissonnette et Anaclét Bissonnette, consciente

3. Nom donné à l'immense domaine, propriété du Général Christie Burton.

de la nécessité d'ouvrir une école, nomma MM. Charles Rhéaume, Charles Trahan, J. Julien Grenon avec mission de visiter le terrain et la maison de Daniel Stotts afin d'en faire la maison d'école. Ils ont évalué le terrain à 15 livres et la maison à 6 livres.

On ne parle cependant pas de l'achat de ladite maison, mais un peu plus tard, ils engagent pour la somme de 30 livres, M. David Racicot pour enseigner à l'école bâtie en face de l'église.

L'église, construite en 1855, étant devenue la proie des flammes le 17 mars 1897, les paroissiens se trouvèrent sans local pour les cérémonies du culte. Il se trouva parmi eux, un bienfaiteur qui apporta la solution au problème: M. Joseph Quinlan, agent voyageur de la Compagnie du Grand Tronc, offrit gracieusement aux fins de servir pour les offices religieux, une vaste construction qu'il possédait.

CURÉS DE LA PAROISSE

Au moment de l'incendie de l'église, en 1897, M. l'abbé Vitalien Dupuis se trouvait le dix-neuvième curé de cette paroisse. L'oeuvre de fabrique était entre les mains de MM. Adolphe Tremblay, Cyrille Boudreault et Joseph Bissonnette.

Les autres prêtres qui ont rempli les fonctions curiales, depuis l'érection canonique, en 1830, sont: François Magloire Turcotte (1830), Rémi Gaulin (1830-31), Jacques-Janvier Vinet-Souigny (1831-34), Félix Perreault (1834-35), Noël-Laurent Amyot et J.-David Delisle, desservant (1835), Antoine-J. Ginguet (1836-38), Adrien Théberge (1838-40), J. Jarret de Beauregard (1840-44), Pierre Lafrance, desservant (1844), Toussaint Rouisse, desservant (1844-46), Chs-Frs-Calixte Morris (1846-48), Joseph-Trefflé Lasnier (1848-53), Louis-Charles Lussier (1853-59), Joseph Dequoy (1859-61), Georges-Denis Lesage (1861-80), J.-Chs-Godefroy Gaudin (1880-89), Charles Tessier, desservant (1889), Vitalien Dupuis (1890-98).

Ces prêtres qui se sont succédé à la cure de la paroisse Saint-Valentin, ont eu à remplir un véritable rôle de missionnaires, d'abord en raison de la grande étendue du territoire, puis du peu de commodité qu'offrait l'exiguïté d'une chapelle avec logement de fortune pour le pasteur en exercice.

Les débuts d'une fondation sont toujours difficiles, particulièrement à cette époque où des événements d'importance surgissent, troublent les esprits et donc compliquent la tâche du curé dans l'exercice de son ministère.

Vers 1835, quelques années seulement après l'érection canonique de la paroisse, des missionnaires suisses vinrent s'établir dans le rang de la 2e Grande Ligne et entreprirent de répandre au sein de la population, les croyances Baptistes en vue d'opérer le plus de conversions possibles à leur doctrine. Ils construisirent même une école qui fonctionnait sous le nom de l'Institut Feller.

Bien que non exercée sur le territoire même de Saint-Valentin, la propagande faite auprès de la population de L'Acadie et de Saint-Cyprien y avait ses répercussions.

Les curés avaient l'oeil ouvert et déployaient une vigilance constante afin d'empêcher la venue de ces colporteurs dans leur paroisse. Au cours de leurs homélies, ils ne manquaient pas de mettre leurs ouailles en garde contre cette infiltration qu'on qualifiait de malsaine et d'erronée.

À la même époque (1837-38) eut lieu le soulèvement des patriotes auxquels se joignirent bon nombre de paroissiens de Saint-Valentin. Des témoins de cette révolution racontaient à leur façon, à leurs enfants, divers épisodes de ces troubles, maintenant reconnus fait historique. Par exemple, une grand-mère racontait que tous les hommes du Rang Pir Vir étant partis prendre part, au cours de l'automne, au temps même des récoltes, à la bataille de la rivière Lacolle, il ne restait qu'un seul homme, un vieillard dans tout le rang pour voir à tout. Que d'inquiétudes pour les familles et de soucis pour les curés qui s'employaient à ramener au calme et à la raison, la population engagée dans ce drame, source de consternation dans les familles.

Il faut ajouter à cela, le mouvement des troupes installées sur l'Île-aux-Noix.

Il va sans dire que le prédicateur, au cours de ses homélies dominicales, traitait de ces sujets fort importants, tentant de ramener les paroissiens à l'ordre et de les maintenir dans la meilleure ligne de conduite possible.

La paroisse était florissante; il s'y trouvait au village, deux marchands: A. Messier et J.P. Martin, deux forgerons, des gens de divers métiers et des professionnels. Un jeune médecin, le Dr Avila Hébert (4) est venu, vers 1884, s'y établir à l'ombre du clocher.

Un hôtel, pour l'accommodation des hommes d'affaires et des touristes, l'Hôtel Gosselin, avait été construit au bord de l'eau et tout près du quai qui permettait au traversier d'accoster pour prendre des passagers qu'il conduisait au débarcadère de l'Île-aux-Noix, site idéal pour la chasse et la pêche.

Trois écoles, dont deux élémentaires et une modèle, étaient fréquentées par cent dix enfants à qui trois institutrices, choisies et

4. Voir la biographie du Dr Avila Hébert en appendice.

engagées par les commissaires David Bisailon, Jules Trahan et Édouard Hénault, y dispensaient l'enseignement.

Les résidents bénéficiaient des services de notaires qui vinrent y exercer leur profession: Me Charles Ainslie, de 1826 à 1829; Me Jean-Baptiste Bornais, de 1825 à 1844; Me Jean-Baptiste Romain Garand, de 1844 à 1850.

Quelques années plus tard, Me Pierre Terrault, qui avait fait sa cléricature chez le notaire Mérizzi à Napierville, y exerça sa profession, de 1866 à 1878. Il avait épousé, en 1886, une fille de Saint-Valentin, Praxède Girard, fille de Patrice et d'Henriette Jourdonnais, cette dernière, descendante du premier occupant de l'île-aux-Noix, Pierre Jourdonnais, soldat.

Après le décès de son épouse, en septembre 1873, Pierre Terrault convola en secondes noces avec Martha Exérine Bienvenue, d'Oswégo, N.-Y. Il quitta Saint-Valentin, quelques années plus tard, pour aller s'établir à Montréal.

VI

DÉMEMBREMENT de la PAROISSE

Saint-Valentin ayant été démembrée une première fois, en 1890, pour l'érection de la paroisse de Saint-Blaise, eut à subir un second démembrement lors de la conflagration de l'église, en 1897.

La population s'étant groupée en deux endroits différents, un autre petit village s'était formé autour de la gare de chemin de fer du Grand Tronc (5), à deux milles et demi de l'église.

Il s'y trouvait déjà un hôtel, l'Hôtel du Grand Tronc (6), pour l'accommodation des voyageurs, une école, un magasin général (7), propriété de Lucien Hébert qui possédait aussi une balance publique, une beurrerie et fromagerie exploitée par une corporation, un forgeron nommé Cloutier (8), un cordonnier, Charles Hébert et même un rebouteur, Eddy Quinlan, un guérisseur, Joseph Bouchard, un magnétiseur, M. MacMahon, chef de gare.

On nommait ce petit village Stottsville, en raison du nom de quelques familles irlandaises nommées Stotts, parmi les plus anciennes établies dans le rang, ayant hérité de leur nom: "Rang des Stotts."

Ces villageois adressèrent une requête à l'évêque du diocèse, Mgr Paul Bruchési, afin de changer le site de l'église. Ils invoquèrent le grand

5. Voir "The Grand Trunk Railway" en appendice.

6. Les propriétaires successifs de l'Hôtel du Grand Tronc furent: Domina Janelle, Sylvie Bouchard, Wilfrid Côté, Alfred Rémillard puis son fils, Armand.

7. Peu après le démembrement de la paroisse, vers 1902, M. Gilbert Langlois fit l'acquisition d'un terrain, au centre du village, sur lequel il éleva avec l'aide d'un M. Guay, une construction dans laquelle il ouvrit un "magasin général". Après plus de vingt ans d'opération prospère, il vendit cette propriété à son frère, Gédéon, qui opéra le commerce comme son frère. Après le décès de ce dernier, en 1967, sa veuve, Régina Géhu, maintint le commerce jusqu'à ce jour avec son fils, Réal.

8. Omer Cloutier succède à son père à la forge. Il est remplacé par Joseph Proulx dès 1915 jusqu'en 1938.

éloignement de bon nombre de paroissiens se trouvant dans l'obligation de parcourir cinq à sept milles pour assister aux cérémonies religieuses de leur paroisse.

D'autre part, les paroissiens, groupés autour du temple détruit, adressèrent eux aussi, le 12 juin 1898, une requête à l'évêque, réclamant avec instance la construction de l'église sur son ancien site.

Cette requête, une initiative de MM. Avila Hébert, D.A. Messier et J.D. Bissonnette, portait 81 signatures dont, en tête, celle du maire Xyste Girard. Elle obtint le succès désiré. Son Excellence, Mgr Paul Bruchési, reconnaissant le bien-fondé des deux réquisitions, répondit favorablement aux deux. Il émit un décret créant deux paroisses pour desservir la population de l'ancien territoire. Les églises se trouvaient à deux milles et demi l'une de l'autre.

Stottsville garda le nom de Saint-Valentin, l'autre, étant donné sa situation, prit le nom de Saint-Paul de l'Île-aux-Noix.

VII

SAINT-VALENTIN de STOTTSVILLE

Le territoire de la paroisse de Saint-Valentin, après ce nouveau démembrement, devint plus restreint. La paroisse située à l'intérieur des terres est encerclée par les paroisses de Saint-Paul, de Saint-Blaise, de Napierville et de Lacolle.

Un fait historique qui a sans doute favorisé l'établissement et le développement de ce petit village de Stottsville fut la construction et la mise en opération d'une ligne de chemin de fer qui passait au centre du territoire de Saint-Valentin.

Cette ligne ferroviaire, la première construite au Canada, inaugurée en juillet 1836, de Laprairie à Saint-Jean (qu'on nommait alors Dorchester) fut prolongée jusqu'à la frontière de l'État de New-York, près de Rouses Point. Le train empruntant ce nouveau tronçon, ouvert à la circulation en 1851, effectuait un arrêt à la gare de Stottsville.

Le décret de l'évêque étant émis en juin 1898, les paroissiens mirent tout en oeuvre pour la construction du temple et de ses dépendances. Le tout s'éleva sur un terrain de 9 arpents dont 4 furent donnés par MM. Lucien et Joseph Hébert, 4 autres par M. Sylvio Bouchard. Des souscriptions volontaires fournirent un arpent supplémentaire.

M. Nazaire Poulin, propriétaire d'une riche carrière dans la 3e ligne, fournit gratuitement la pierre nécessaire à la construction de la nouvelle église qui s'élèvera à environ deux arpents de la gare du Grand Tronc et à un demi-arpent de la maison de Jobson.

Le contrat de construction de l'église fut octroyé à MM. Boileau & Frères, de l'île Bizard, au coût de \$17 950. Le travail fut exécuté d'après les plans de MM. Héroux d'Yamachiche, sous la surveillance de M. Théobald Rémillard qui construisit le presbytère.

M. l'abbé Émile Pepin, curé de la paroisse, et les marguilliers Pierre Bourassa, en charge, Joseph Rémillard et Isaïe Thibodeau, éprouvèrent quelques difficultés à en venir à une entente avec les



Gare du Grand Tronc, à Stotsville.
À gauche: l'Hôtel du Grand Tronc.

paroissiens quant à l'orientation à donner au temple.

Quelques-uns tenaient à ce que la façade de l'église donnât sur la 4e ligne, c'est-à-dire vers le nord, route principale conduisant du boulevard Édouard VII au chemin du Richelieu, la plus importante du territoire de la paroisse où se trouvait le village, avec au centre la gare de Stottsville.

Les autres, habitant ce qu'on était convenu de nommer "le Rang des Stotts", la voulaient orientée de leur côté, vers l'Est. Les requêtes adressées à l'Évêque du diocèse se multiplièrent, les uns et les autres réclamant son intervention et sa décision en leur faveur.

Enfin, pour satisfaire les deux partis opposés, la décision fut prise de la construire de biais de sorte que la façade s'élève sur l'angle formé au croisement des deux voies: la 4e ligne et le Rang des Stotts.

Cette église, construite en pierres à bosses et en pierres de taille, mesurait 137 pieds de longueur sur 52 de largeur. La hauteur, à partir du sol jusqu'à la fine pointe de la flèche surmontant le clocher, atteignait 140 pieds.

Les citoyens de Saint-Valentin ont sans doute voulu rappeler en construisant leur temple en pierres, cette parole de Jésus adressée à son apôtre Pierre: "Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église."

La paroisse de Saint-Valentin possédait dans son église des reliques authentiques de Saint-Valentin et de la vraie Croix.

Le tableau du patron de la paroisse, daté de 1905, placé au-dessus du maître-autel, était l'oeuvre d'un paroissien, l'artiste-peintre Louis St-Hilaire et fut un don des Forestiers catholiques. On pouvait admirer aussi dans la même église un tableau de Sainte Anne, signé par le même artiste, en 1896. (9) Les deux autres tableaux du chœur étaient signés F.X. Renaud, 1900.

Les registres d'État civil de la paroisse Saint-Valentin de Stottsville s'ouvrent avant que la construction de l'église ne soit terminée. On procédait aux cérémonies dans la sacristie jusqu'à ce que l'église soit ouverte au culte, le 1er juin 1900.

Les deux premiers actes enregistrés sont deux actes de baptême. Le premier, à la date du 31 août 1898, celui de la fille de Joseph Hébert,

9. Biographie de l'artiste Louis Saint-Hilaire, en appendice

commerçant, et de M.-Louise Morin, à qui on donna le nom de Marie-JEANNE Virginie.

Le deuxième, à la date du 2 octobre de la même année, celui du fils d'Émilien Grégoire, cultivateur, et de Méderise Poulin. On lui donna les noms de Joseph-ALEXIS-Adrien.

Les deux premiers mariages enregistrés furent: le premier, à la date du 22 novembre 1898, celui d'Oscar Berthiaume, fils d'Isaïe (de L'Acadie) et de Joséphine Godin, avec Agnès Bégnoche, fille de Joseph et de Marie Malvina Marcil; le deuxième, à la date du 19 septembre 1899, celui de Pierre Arthur Thibodeau, fils de Joseph et d'Euphémie Béchard, de Saint-Blaise, avec Mélanie Pâlin, fille de Téléphore et de Marie Guay.

La première sépulture inscrite au registre est celle d'Antoine Gaudreau, époux de feu Marguerite Roch, inhumé le 9 janvier 1899, à l'âge de 79 ans et 9 mois.

La deuxième sépulture est celle de Gabrielle Hébert, fille de Lucien, marchand, et de Virginie Roy, inhumée le 29 janvier 1899.

CHAPITRE VIII

CURÉS EN FONCTION APRÈS LE DÉMEMBREMENT

Le premier pasteur à exercer ses fonctions, tout au cours de la construction du temple, fut M. Émile-Édouard PÉPIN, 1898-1900. On devine quelle attention et quelle diligence il a apportées en cette circonstance.

M. l'abbé Joseph-Sinaï COMTOIS lui succéda et dirigea, durant huit ans (1900-08), les destinées de la paroisse avec beaucoup d'élan et un grand talent d'organisateur. Il mit sur pied la première association chorale formée de dix-sept membres. Il les réunit régulièrement pour des répétitions, les stimuler, les encourager afin de donner aux cérémonies religieuses un cachet de solennité appréciable.

Les maîtres-chantres et directeurs de la chorale qui se sont succédé dans cette fonction sont: MM. Joseph Bouchard (1872-1920), Émile Côté (1920-1927), Omer Bécharé (1927-1970) et Louis Hébert, encore en fonction en 1980.

Les organistes qui ont prêté leur concours pour le succès de la chorale sont: Mmes Rosina Bouchard, Olivina Côté, Lucille Fallon et Marie-France Hébert.

M. Comtois et son successeur, M. A. Daignault, prêchèrent de façon plus intensive, la "Tempérance" trouvant l'appui incontestable du Conseil municipal qui, à sa réunion de février 1909, adopta, sur proposition de Delphis Grégoire, le règlement interdisant la vente des boissons alcooliques dans la paroisse.

Ce fut l'occasion pour chaque famille de faire l'acquisition de la "Croix Noire" de la "Tempérance" pour en décorer le mur principal de sa maison, car on était fier d'être en possession de cet objet dont la présence au foyer était une preuve de bonne volonté et de respect pour l'autorité religieuse et civile.

De 1908 à 1912, la paroisse eut comme pasteur M. l'abbé Alexandre DAIGNAULT qui fut élevé à la dignité de chanoine.



L'Association chorale de Saint-Valentin de Stotusville groupée sur la véranda du presbytère
avec leur curé, l'abbé Sinaj Comtois.

Bien que n'ayant été à la tête de la paroisse que durant quatre ans, il faisait dire à l'évêque à l'occasion de sa visite pastorale que le curé était doué d'une mémoire extraordinairement remarquable. Lors du défilé des paroissiens pour les salutations d'usage à Son Excellence, ils lui avaient tous, enfants comme adultes, été présentés par le curé sous leur prénom suivi de leur nom de famille. Il n'en avait omis aucun.

M. le curé AUGUSTE ARBOUR, pasteur durant quatre ans (1912-16), ne le céda à aucun autre pour son dévouement auprès des paroissiens de Saint-Valentin. Ses homélies empreintes de ferveur, dénotaient une belle culture intellectuelle à laquelle venaient s'ajouter de grandes qualités d'orateur et s'avéraient convaincantes.

Après cette évocation de quelques particularités marquantes des curés de la paroisse de Saint-Valentin de Stottsville depuis 1898, je voudrais élaborer davantage en ce qui concerne celui qui a rempli les fonctions curiales durant le plus grand nombre d'années, soit vingt-neuf ans, de 1916 à 1945.

M. le curé ZOTIQUE DUBUC, originaire de Laprairie où il est né le 9 août 1872, laissa dans la paroisse l'empreinte de ses belles qualités de prêtre pieux, doux, patient, l'oeil toujours ouvert à la découverte des besoins spirituels de chacun. Il était considéré comme le vrai "Bon Pasteur".

Qui de ses ouailles ne se souvient de ses visites quotidiennes au cimetière pour y faire la méditation sur les tombes des familles de la paroisse. On se rappelle aussi qu'il tenait à lire son bréviaire dans l'église en face du tabernacle.

Quels regrets pour ses paroissiens qui le tenaient en haute estime et le vénéraient même, de l'entendre, du haut de la chaire de prédication, leur faire des adieux touchants. C'était en juillet 1945. Il leur fit part que l'heure de la retraite avait sonné pour lui et qu'il allait finir ses jours dans sa paroisse natale, à l'Hospice de la Providence, à Laprairie.

Trois ans allaient s'écouler avant que la date fatidique du 28 juillet 1948 marque son départ pour l'éternelle patrie, à l'âge de 76 ans.

Ses anciens paroissiens assistèrent en grand nombre à ses obsèques et à son inhumation dans le cimetière de Saint-Valentin, là où il exerça son ministère au-delà d'un quart de siècle. Ses restes reposent au pied de la croix, au milieu de ses anciens paroissiens disparus.

C'est durant sa cure à Saint-Valentin que la paroisse passa sous la juridiction de l'évêché de Saint-Jean, érigé le 9 juin 1933. L'évêque se rapprochait ainsi de ses diocésains. Sa juridiction s'exerçait sur un territoire moins étendu et il pouvait, de ce fait, consacrer plus de temps à la population de chacune des paroisses. Mgr Anastase Forget en fut le premier évêque et entra en fonction dès 1934. Il y demeura jusqu'à son décès, en février 1955.

On doit à M. Roméo LATOUR, le sixième curé de la paroisse, 1945-1950, l'initiative de l'érection d'une statue du Sacré-Coeur, au centre de la terrasse, en face de l'église. Il désirait, de cette façon, promouvoir une plus grande dévotion au Sacré-Coeur de Jésus.

M. Léo LAFONTAINE exerça son ministère à Saint-Valentin durant dix-huit ans, 1950-1968. C'est sous son égide que se déroulèrent les fêtes du cinquantième anniversaire de l'ouverture de l'église, sise sur le site actuel, au centre du village de Stottsville. À cette occasion, M. le curé Lafontaine prit l'initiative de faire installer dans le cimetière sept monuments représentant chacun deux stations du Chemin de la Croix. Les propriétaires des terrains où s'élevèrent ces monuments dominant leurs tombes respectives, en défrayèrent le coût.

À la veille de cet anniversaire, "Le Richelieu" du 30 janvier 1947 écrivait: "Le village de Stottsville est, à cause de sa position privilégiée, l'un des centres les plus prospères au sud de la métropole. Le commerce y est très actif. Plus de deux cents chars de grain, foin, charbon et bois sont expédiés chaque mois de la gare du Grand Tronc."

Stottsville possède trois magasins généraux, un endroit de vente de machines agricoles, un hôtel de première classe, trois maisons de pension privées. Les corps de métier y sont bien représentés. L'on y voit un barbier, un tailleur, un forgeron. Un entrepreneur de pompes funèbres y fait des affaires de 1910 à 1923, M. Odilon Langevin qui fut, vers 1915, le premier facteur à livrer le courrier à domicile.

Ce village est réuni aux grands centres par des réseaux télégraphiques et téléphoniques. Une beurrerie et une fromagerie y font d'excellentes affaires.

D'après un communiqué reçu récemment du chef par intérim de la Recherche au Musée national des postes, M. Kenneth S. Mackenzie, un bureau de poste a été mis en opération à Stottsville, le 6 avril 1852, sous la direction de M. Daniel Stott. Ce dernier devait toutefois quitter ce poste par la suite pour s'établir hors de la province de Québec. Il fut

remplacé, le 1er juillet 1865, par M. William Burland qui demeura en service environ onze ans.

Les maîtres de poste en fonction par la suite, à Stottsville, sont MM. Casimir Arteau (1-10-87), William Quinlan (16-2-95), Lucien Hébert (1-4-99), le frère de ce dernier, Joseph Hébert (1908). Enfin, les deux filles de ce dernier prirent la relève lorsque Joseph, en raison de son grand âge, prit sa retraite.

Au cours de ces cinquante années, on vit naître et se développer nombre d'associations responsables à divers degrés de l'épanouissement de la paroisse. Ce sont: "La Ligue du Sacré-Coeur", les congrégations des "Dames de Sainte-Anne" et des "Enfants de Marie", "Le Tiers-Ordre", la "Jeunesse Agricole Catholique" (J.A.C.), la "Jeunesse Agricole Catholique Féminine" (J.A.C.F.), l' "Union Catholique des Cultivateurs" (U.C.C.), l' "Union Catholique des Fermières" (U.C.F.) et enfin, la cour 1090 de l' "Ordre des Forestiers Catholiques" fondée en 1895 et transférée de Saint-Jean à Saint-Valentin.

M. le curé Lafontaine a continué d'exercer son ministère à Saint-Valentin avec autant de dévouement jusqu'en 1968, date d'arrivée de son successeur, M. l'abbé PAUL-ÉMILE DUMAS.

Le pasteur actuel, le huitième à la direction de l'activité pastorale dans une paroisse toute organisée, en pleine évolution, eut à répondre à des impératifs semblables aux précédents.

Cependant, le mode de vie ayant évolué, les méthodes modernes s'étant infiltrées dans les milieux ruraux, il y a toute une adaptation à faire dans la conception des principes à adopter et la ligne de conduite à suivre.

M. Paul-Émile Dumas, originaire de Saint-Roch-sur-Richelieu, où il est né le 15 avril 1918, est le fils d'Octave Dumas et de Sophie St-Laurent.

Ses études primaires terminées à Good Shephard School, de Linwood, Mass., États-Unis, il étudie à l'Académie Roussin de la Pointe-aux-Trembles pour passer au Collège de Montréal, puis au Collège de Saint-Jean.

À la fin de ses études théologiques au Grand Séminaire de Montréal, il est ordonné prêtre, le 4 mars 1945, dans l'église de sa paroisse natale, par Mgr Anastase Forget, évêque de Saint-Jean.

D'abord professeur d'anglais à son Alma Mater, le Collège de Saint-Jean, il exerce son ministère à titre de vicaire dans les paroisses Saint-Edmond, à Saint-Jean, Saint-Lambert, Saint-Jean-Eudes, puis à titre de curé de Saint-Amable, 1955-61, L'Acadie, 1961-68 et depuis, à Saint-Valentin.

À peine trois ans après son arrivée dans cette dernière paroisse, voilà que l'église, orgueil des paroissiens depuis soixante-dix ans, est la proie des flammes, le samedi 20 mars 1971, à midi.

M. P.-E. Dumas eut la tâche assez laborieuse de voir à la construction d'un nouveau temple. Après de multiples démarches auprès de l'évêque du diocèse et la consultation de spécialistes en construction, l'inexorable décision se concrétisa. On devra démolir pour reconstruire.

Ce n'est pas sans le coeur navré et l'âme endolorie que nombre de paroissiens virent leur beau clocher s'effondrer et, quelques mois plus tard, disparaître, sous le pic du démolisseur, ces beaux murs de pierre, de construction solide et imposante, objet de leur orgueil et de leur admiration depuis près de trois-quarts de siècle.

Ces murs qu'ils avaient cru pouvoir conserver indéfiniment, enchâssaient pour eux, comme dans un écrin précieux, tant de souvenirs rivés à leur âme. Ces familles avaient toutes parmi leurs ancêtres des initiateurs de la construction du temple au centre de leur village.

Le nouveau temple, moderne, beaucoup plus simple, voûte et décorations murales éliminées, revêt un cachet de sobriété et invite au recueillement et à la prière.

Les plans de la nouvelle construction soumis par M. André Brodeur furent acceptés et les services d'un architecte ne furent pas requis. M. J.-H. Janelle, de Napierville, assumait la responsabilité de leur exécution. Seuls les résidents de Saint-Valentin prirent part aux travaux dont le coût s'est chiffré à \$62 900. Il faut cependant y ajouter les frais supplémentaires de l'asphalte, du terrassement, des gazons et de l'ameublement, ce qui porte le coût total à \$80 000.

Les cent trente-six familles de cette paroisse en son 150^e anniversaire de fondation, sont très heureuses d'avoir encore, au centre de leur village, un temple avec curé en charge, après avoir failli, après la conflagration, redevenir une desserte.

Grâce aux démarches répétées et aux instances de leur pasteur et des marguilliers, ils ont obtenu de leur évêque la permission de reconstruire.

Ces huit prêtres, qui ont rempli les fonctions curiales à Saint-Valentin, depuis 1900, avaient précédemment exercé leur ministère dans d'autres paroisses. Leur expérience a permis aux citoyens de Saint-Valentin de bénéficier de leurs sages et éclairées directives. Ils n'ont rien négligé pour conduire leurs ouailles vers une prospérité évidente tant sur le plan moral que culturel et social.

Leurs homélies bien préparées, visant un objectif précis, portèrent des fruits incontestables.

IX

CÉRÉMONIES ANNUELLES du CULTE

Tous les ans avaient lieu les "Quarante Heures" et la retraite préparatoire à la "Fête de Pâques", deux cérémonies donnant lieu à une démonstration de foi, à un renouvellement de ferveur chez les paroissiens.

En ces deux occasions, le curé invitait les curés des paroisses voisines à prêter leur concours pour les séances de confession. Des confessionnaux portatifs étaient installés dans les allées car il fallait en une ou deux séances, accueillir tous les paroissiens enlignés à chaque tribunal, attendant chacun son tour pour se faire absoudre et retourner au foyer l'âme en paix, libérée de toute inquiétude.

Le confessionnal attaché au mur à l'arrière de l'église avait le plus de popularité; deux longues lignes, composées surtout d'hommes, se formaient vis-à-vis chaque porte. Le confesseur qui y prenait place était le curé de Saint-Paul de l'Île-aux-Noix. Il en sortait habituellement trente à quarante minutes après le départ des autres confesseurs. Il trouvait quand même le moyen de combattre sa fatigue en avouant avec un riche sourire que dans ces corvées, il choisissait toujours le confessionnal à l'arrière, plus propice à la réception des paroissiens les plus "tufffs".

Répondant à l'invitation du curé de la paroisse, deux prédicateurs délégués par les autorités de leur communauté religieuse assumaient la responsabilité de la prédication et des confessions au cours d'une retraite annuelle de trois jours, de même que pour un Triduum cédulé à l'occasion d'une "Fête d'Obligation".

La procession de la "Fête-Dieu" se déroulait à l'extérieur, avec un "Reposoir" décoré de banderoles aux couleurs papales et nationales, orné de corbeilles de fleurs variées, et érigé à la façade d'une résidence du village.

Cette grande manifestation de foi s'accompagnait de prières et de chants appropriés, exécutés par les participants avec ferveur et recueillement.

À ces fêtes, pratiques pieuses, véritables démonstrations de foi, s'ajoutait la cérémonie annuelle de "Première communion" préparée avec beaucoup de soin, souvent aussi par un prêtre invité. Les enfants "marchaient au catéchisme" durant une semaine pour recevoir un complément à la formation reçue à l'école.

Le jour de la cérémonie venu, on y retrouvait la paroisse presque au grand complet. C'était touchant, émouvant même, d'entendre les voix enfantines, ingénues, faire monter vers le ciel leur chant de réjouissance: "C'est le grand jour". Quel profond sentiment les animait et quel souvenir inoubliable pour les parents comme pour les enfants que ce premier témoignage public de foi pour ceux qui, demain, seront les disciples fervents, assidus aux cérémonies du culte.

Les paroissiens étaient fidèles à ces exercices religieux, quelques-uns par respect humain ou tradition mais pour un grand nombre, par conviction. La foi était profonde chez nos pères. Craignait-on une tempête dévastatrice ou nuisible à la récolte? On organisait des prières publiques pour conjurer l'élément destructeur.

Groupés autour de leur pasteur, leurs ferventes prières montaient comme des suppliques vers la Divine Providence. Ils avaient confiance qu'Elle répondrait de façon hâtive, immédiate pour calmer leurs craintes, leurs inquiétudes.

La visite paroissiale annuelle effectuée régulièrement avec une attention sympathique et bienveillante portait des fruits, car chaque famille en profitait pour soumettre ses problèmes, pour parler de l'éducation des enfants, de leur orientation vers une carrière lorsque devenus adolescents, etc... Le dialogue terminé, la famille agenouillée recevait la bénédiction du pasteur.

La visite des écoles, faite chaque printemps, au cours de laquelle le curé procédait à un examen minutieux afin de se rendre compte des connaissances acquises sur les matières principales enseignées (religion, français, arithmétique) et d'évaluer la compétence de l'institutrice en fonction. Il était en mesure par la suite de faire un rapport judicieux aux commissaires d'écoles de la paroisse et d'y joindre des recommandations appropriées.

Enfin, on s'en rapportait à lui pour régler les différends de quelque nature que ce soit. En général, la soumission à ses directives lui était presque toujours assurée.

TOPOGRAPHIE

Le territoire de la paroisse de Saint-Valentin de Stottsville s'étend sur une vaste plaine verdoyante, au sol riche et productif, couvert de boisés en certains endroits et de magnifiques ormes isolés ici et là.

Parmi ces boisés se trouvent quelques érablières dont trois situées entre la 3e ligne et le Petit Rang, aux limites de la carrière de M. Nazaire Poulin. Elles furent exploitées à la fin du siècle dernier par leurs propriétaires respectifs: MM. Alfred Rémillard (10), Alexandre Palin, Frédéric Blais et Téléphore Fortin.

C'est dire que chaque année, l'arrivée du printemps donnait lieu à des réjouissances d'un caractère bien particulier. Des groupes de la paroisse ou de l'extérieur s'organisaient pour passer une journée à la "cabane à sucre". Ces "parties de sucre" notoires, inoubliables, se succédaient aussi longtemps que la température permettait la cueillette de la sève.

M. Rémillard prévoyait, chaque printemps, "d'entailler" les érables assez tôt pour être en mesure d'offrir au curé de la paroisse le premier sirop d'érable, ne fut-ce qu'en petite quantité, pour la fête de St-Joseph, le 19 mars.

C'était devenu une tradition, un geste qu'il accomplissait avec une grande fierté et un brin d'orgueil. Quelle humiliation si la sève eut fait défaut à la date prévue!

D'autres érablières de moindre importance dont deux situées presque à la limite sud du Rang Pir Vir, étaient et sont encore exploitées par les familles Grenon et Poissant.

10. L'érablière de M. Rémillard passe aux mains des nouveaux propriétaires dont les noms suivent: Alexandre Palin, Joseph Palin, son fils, André Grégoire qui l'exploita avec succès jusqu'à son décès survenu en 1974. Sa veuve la vendit à Noël Poivin, en 1978.



Les membres du Salon littéraire et musical inc. quittent la gare de Stottsville pour se rendre à la "Cabane à sucre" d'Alfred Rémillard, le 6 avril 1924



Groupe de paroissiens de Saint-Valentin.
Photo prise devant la cabane à sucre d'Alfred Rémillard.

Cette partie du territoire, le rang de la 3e ligne qu'on nommait la "Savane" en raison de son sol mou, était exposée aux "feux de terre noire" bien que sillonnée de petits ruisseaux alimentant un petit lac. Les terres environnantes du lac étaient propices à la production des canneberges et des bleuets, délices de nombreux amateurs.

Une digue construite sur l'un de ces ruisseaux permit le fonctionnement d'un moulin situé sur la propriété de la famille Charron. Il s'y trouvait aussi un fabricant de roues pour "waguines" (wagon de ferme utilisé pour le transport des marchandises). À cela venait s'ajouter une vingtaine de maisons résidentielles. La tradition veut que toute cette agglomération ait été communément appelée "Le Village de la Belle Héloïse."

Ce lac a disparu au moment où l'on a procédé au creusage de fossés pour le drainage des terres.

D'autre part, un joli ruisseau alimenté par quelques sources émanant d'un petit bois situé au trécaré de la terre de Joseph Grégoire, coulait jusqu'aux bâtiments des fermes du rang Pir Vir par une décharge creusée dans la ligne des propriétés de Patrice Girard et de Joseph Grégoire. Il se frayait alors un chemin sinueux sur une longueur de douze arpents vers le sud du rang pour bifurquer vers l'est, traverser le chemin du Rang Pir Vir en face de l'école, couler à l'ombre d'un joli boisé et se déverser dans la rivière Richelieu.

Ce joli ruisseau faisait les délices des enfants qui aimaient s'y mouiller les pieds et fabriquer différents objets avec la glaise puisée à un endroit précis au fond du ruisseau. Ils s'amusaient aussi à faire la chasse aux grenouilles dont les cuisses, bien apprêtées par la maman, constituaient un plat succulent pour le repas du soir.

Chaque printemps, à la fonte des neiges, se produisait la débâcle, les eaux gonflées parsemées de blocs de glace inondaient les terres riveraines. Des adolescents tout enthousiastes y faisaient alors des "tours de bateaux", disaient-ils. Munis d'une branche d'arbre pour les guider, ils s'embarquaient sur un gros bloc de glace et voguaient à la dérive, ne prévoyant pas le danger qui les attendait.

Que d'inquiétudes alors pour les parents appelés à exercer une surveillance constante sur les allées et venues de ces jeunes imprudents.

Ce joli ruisseau avait quand même son utilité. En plus de collaborer au drainage des terres et faciliter l'écoulement de l'eau des

sources, il permettait aux animaux de la ferme de s'abreuver d'une eau fraîche, claire et limpide.

Il se trouvait bien un puits d'où l'on tirait une belle eau potable pour l'usage quotidien à la maison et même pour le troupeau au cours de la saison froide, mais cela devint insuffisant. L'on tenta, à plusieurs reprises, de suppléer à cette insuffisance par le creusage de puits artésiens, mais le résultat était toujours le même: on ne frappait toujours que des veines d'eau sulfureuse. L'essai fait à plusieurs endroits autour de la résidence, on creusait de plus en plus profond, l'eau y était plus abondante mais toujours sulfureuse, donc inutilisable sur la ferme. C'est alors qu'on appréciait le joli ruisseau avec son eau de source.

XI

LA FAMILLE HÉBERT

La famille issue de Charles Hébert et de Marcelline Gagnon, a joué un rôle prépondérant dans la formation du village de Stottsville.

Lucien, l'aîné, faisait l'acquisition, le 31 octobre 1883, de quarante arpents de terre au centre de l'agglomération communément appelée Stottsville, ce qui lui permit d'en faire don de quatre arpents pour la construction de l'église en 1898.

Le vendeur, Joseph Delphis Bissonnette, marchand, n'était nul autre que son beau-frère, l'époux de Sophie Hébert. Lucien échangea, peu après, ce terrain No 45-46 pour le terrain No 361 appartenant à son père, Charles, et résolut d'y fonder un foyer. Il épousa Mathilde Cardinal qui lui donna une fille devenue religieuse du Bon Pasteur. Malheureusement, son épouse mourut à l'âge de vingt-huit ans, le 12 novembre 1888 et fut inhumée à Saint-Valentin.

Lucien, qui avait succédé à son beau-frère comme propriétaire et exploitant du "magasin général", nom donné aux magasins dans les paroisses rurales parce que l'on y trouvait un peu de tout, y possédait aussi une balance publique.

Le magasin, acheté de J.-D. Bissonnette par Lucien Hébert, avait été porté au nom de sa seconde épouse, Virginie Roy. Celle-ci le vendit, en 1908, à Joseph Hébert, douanier à Lacolle qui prit charge du Bureau de poste, succédant ainsi à son frère Lucien.

Il habita, à partir de 1910, "la maison blanche" située en face de celle de Rémi Trudeau.

Il se forma, à cette époque, une coopérative paroissiale où apparaissent comme directeurs d'une beurrerie, les noms des deux frères Lucien et Joseph Hébert, et de Thomas Lazure (11) de Napierville, beurrer gradué de l'École d'Agriculture. La coopérative y exploitait

11 Père du ministre de la santé et du Bien-Être Social à l'Assemblée Nationale élu en 1976.

aussi une meunerie où les cultivateurs y faisaient moudre des mélanges de grains pour en produire une "moulée" utilisée dans l'alimentation des animaux de la ferme. Ces deux industries ne connurent qu'une durée de quelques années seulement, la coopérative dût fermer ses portes, faute de fournisseurs de matières premières, lait et grains.

Joseph Hébert avait épousé, à Saint-Blaise, en 1890, Louise Morin qui lui donna sept enfants dont l'ainé, Théophile, télégraphiste, fut chef de gare à Stottsville pour succéder à Omer Perrier. De Saint-Valentin, il partit remplir les mêmes fonctions à St-Isidore, Ville St-Laurent, etc. Il est décédé à la Résidence St-Laurent, le 1er novembre 1978, à 88 ans. Son épouse, Olivine Côté, le suivit de près dans la tombe, soit le 4 décembre de la même année.

D'autre part, les filles de Joseph, Anne-Marie et Jeanne, se succédèrent comme maître de poste. La dernière, Jeanne, héritière de la propriété de son père, décédé en 1955, à 90 ans, eut la charge du bureau de poste durant trente-deux ans.

Elle est décédée à la Résidence St-Laurent, le 25 septembre 1978, à l'âge de 80 ans. Louise Morin, épouse de Joseph, est décédée à Saint-Valentin, le 20 août 1946, à l'âge de 80 ans.

Lucien et Joseph Hébert, frères de Sophie (Mme J.-D. Bissonnette), étaient aussi frères de Marie-Rose, épouse du Dr Avila-Nérée Hébert de même origine, établi au premier village de Saint-Valentin, nommé Saint-Paul de l'Île-aux-Noix après le démembrement.

Les Hébert apparaissent souvent dans les organisations paroissiales de Saint-Valentin. Huit d'entre eux se trouvent parmi les marguilliers de l'époque: Charles Hébert élu en 1834, David en 1864, Édouard en 1867, Napoléon en 1886, Joseph-M. en 1926, Charles en 1935, Sylva en 1939, Louis en 1966. Cette liste prouve bien que la famille Hébert a toujours été bien représentée et bien active dans cette paroisse.

À l'appui de cette affirmation, nous ajoutons les Hébert qui ont été élus maire depuis le démembrement de la paroisse de 1898 jusqu'à nos jours: Marcel (1949-61) qui fut préfet du comté en 1954, Hubert (1967-69), et Robert (1979-80) dont voici quelques notes biographiques:

Né à Saint-Valentin le 15 janvier 1952, fils de Louis, cultivateur et de Yolande Bouchard, Robert fit ses études élémentaires dans sa paroisse natale et ses études secondaires à la Régionale Honoré-Mercier

à Saint-Jean. Après deux ans d'études au CEGEP de Saint-Jean-sur-Richelieu en techniques administratives et quelques expériences de travail à l'extérieur, il fit l'acquisition de la terre de son père pour se spécialiser dans la culture des petits fruits.

Robert Hébert, maire de Saint-Valentin depuis novembre 1979, a épousé le 1er septembre de cette même année, Dominique Larouche.

Ces familles Hébert de Saint-Valentin sont toutes apparentées et d'origine acadienne. Elles sont issues de Joseph-H. Hébert et d'Anne Bourg qui se sont épousés en Nouvelle-Angleterre vers 1762 et dont le mariage a été revalidé à L'Acadie le 17 octobre 1774. Quelques-uns de leurs descendants, comme d'autres familles de L'Acadie, vinrent s'établir à Saint-Valentin.

Ayant conservé le souvenir et l'esprit d'entraide traditionnel de leurs ancêtres, ils ont été, selon les besoins de l'heure, ouverts à la réalisation de projets de développement de leur paroisse, la conduisant ainsi au progrès.

Une autre famille Hébert, de même origine que la précédente, vint s'établir dans le rang de la 3e ligne à Saint-Valentin. Il s'agit de Jérémie Hébert qui a épousé Salomé Legault à Saint-Valentin, en 1888, mais les enfants se dispersèrent à Lacolle et même à Montréal où on en retrouve un, Charles-Henri dont le mariage eut lieu à la paroisse Saint-Jean-Baptiste, en 1920.

XII

ÉDUCATEURS ORIGINAIRES DE STOTTSVILLE

a) Institutrices et professeurs laïques

La paroisse de Saint-Valentin a fourni un apport appréciable au domaine de l'éducation.

Famille Grégoire

L'une des premières, sinon la première paroissienne de Saint-Valentin à se vouer à l'enseignement fut ÉLODIE GRÉGOIRE, née en août 1843, qui, ayant subi avec succès les examens "le premier mardi de mars de l'an 1860, devant le Bureau des Examineurs Catholiques du Bas-Canada", reçut "le Brevet d'aptitudes" lui permettant d'enseigner dans les écoles élémentaires. "Donné sous le Sceau du Bureau à Montréal, treize mars mil-huit cent soixante". À partir de cette date, elle enseigna quelque temps à Saint-Cyprien de Napierville pour ensuite aller rejoindre des membres de sa famille à Lake Lindon, Michigan, dont le plus connu, son frère aîné, fut surnommé "le Père des Canadiens du Lac Supérieur."

Sa soeur EUGÉNIE, née en avril 1849, et munie elle aussi de son diplôme, enseigna à Sherrington, Québec, quelques années en attendant le "prince charmant".

Ces deux institutrices étaient les filles de Joseph Grégoire et d'Anastasie Rémillard établis, dès 1837, à Saint-Valentin, dans le Rang Pir Vir où ils avaient fait l'acquisition d'une terre, cette même année.

Un fils de ces derniers, Delphis, le 13e d'une famille de 14 enfants, épousa en 1887, Malvina Giroux, institutrice à l'école du village qui avait débuté sa carrière à l'âge précoce de treize ans et demi.

Elle n'est pas née à Saint-Valentin, mais de ses dix années d'enseignement, les quatre dernières furent consacrées aux enfants de ce village.



Famille de Delphis Grégoire et de Malvina Giroux.
De gauche à droite, 1^{re} rangée: Gilberte, Delphis, Charles, Malvina Giroux et Mercédès.
2^e rangée: Honoré, Jeanne, Joseph-Oscar, Germaine (Mme U. Forget), Hennette et Eugène.

Mère de dix enfants, elle dirigea ses cinq filles vers la même carrière. Ayant fait leurs études primaires à l'école du Rang Pir-Vir, elles les complétèrent dans des pensionnats des Soeurs de la Présentation de Marie en vue de leur préparation aux examens du diplôme d'enseignement obtenu, pour les trois premières, du Bureau de l'Instruction publique, et pour les deux dernières, de l'École Normale de Saint-Hyacinthe.

L'aînée, GILBERTE, après 5 ans de pensionnat à Saint-Ours, débuta sa carrière d'institutrice, en 1905, à l'école de la 3e ligne de sa paroisse natale. En 1908, elle passa à l'école du village de Saint-Valentin où elle remplit les fonctions d'assistante de sa tante maternelle, Azilda Giroux, institutrice dans les classes supérieures.

De septembre 1909 à juin 1912, elle enseigna à l'école du Rang O'Connor dans la paroisse Saint-Claude de Lacolle. Elle devait poursuivre sa carrière si bien commencée, chez les Soeurs de Ste-Anne à Lachine, où elle fit profession en 1914. Ses obédiences la conduisirent dans différentes écoles sous leur direction. Elle dispensa l'enseignement dans les classes élémentaires et souvent, en art ménager et en couture. Sa retraite fut de courte durée. Elle est décédée à Lachine le 17 février 1966, après 43 ans d'enseignement.

La deuxième des filles, MERCÉDÈS, termina ses études au couvent de Farnham. Munie d'un diplôme modèle d'enseignement bilingue, avec la note "distinction", elle débuta, dès septembre 1906, à Saint-Athanase d'Iberville, Rang Saint-Édouard, où elle enseigna deux ans au salaire de 150\$ par année. Elle fit ensuite quatre ans d'enseignement à l'école du rang à l'Île-aux-Noix pour ensuite prendre la direction de l'école du village à Saint-Valentin pour une durée de cinq années consécutives (1912-17). Tout en enseignant, elle prépare ses examens et obtient, en 1912, le diplôme académique.

En 1917, pour un salaire plus substantiel, elle accepte la direction de l'école du village de Saint-Paul de l'Île-aux-Noix. Elle est assistée de sa soeur Henriette, durant trois ans. Elles quittent alors toutes deux les écoles rurales pour s'établir à Montréal et s'engager à la C.E.C.M. Après avoir rempli les fonctions d'institutrice à Notre-Dame de la Défense et à Saint-Gérard d'Youville, Mercédès reçut du directeur du district nord de la C.E.C.M., la nomination au poste de directrice de l'école Sainte-Marthe dans la paroisse Saint-Paul-de-la-Croix (1923).

Être citadine lui facilite les moyens de poursuivre des études qui la conduisent à l'obtention d'un certificat des Écoles Ménagères

provinciales. Des cours en pédagogie suivis de la soutenance d'une thèse à l'Université de Montréal (en 1924), lui valurent le diplôme supérieur de pédagogie décerné par ladite Université.

De 1924 à 1928, elle assume la présidence de l'Alliance des Professeurs Catholiques de Montréal, section des institutrices.

Elle reçut à quelques reprises, au cours de sa carrière d'institutrice, "la prime pour succès dans l'enseignement" décernée par le Département de l'Instruction publique qui, en 1930, lui décerne la médaille du "Mérite scolaire" à titre "Bien méritant".

En 1937, elle reçoit des mains de Son Honneur le maire de Montréal, la médaille du Jubilé d'argent du roi George V.

En 1939, elle a le privilège, déléguée par la C.E.C.M. de visiter l'Extrême-Orient sur l'invitation officielle de l'Office du Tourisme et des Chemins de fer japonais.

À l'occasion de ses vingt-cinq années de directorat (1948), le surintendant de l'Instruction publique lui remet la médaille d'or 3e degré et le diplôme de "Membre Très Méritant" du Mérite scolaire.

Elle prend sa retraite au cours de l'année 1952, après 44 ans au service de l'Éducation. Elle est décédée à Outremont le 28 décembre de cette même année.

HENRIETTE suivit de près la route de ses soeurs et décida, elle aussi, de se donner entièrement à l'éducation des enfants. Un an de pensionnat au couvent de Farnham lui permet d'obtenir, en juin 1911, le diplôme "Modèle".

En septembre 1916, elle débute sa carrière d'institutrice à l'emploi de la Commission scolaire de l'Île-aux-Noix, dans le rang du "Bord de l'eau" pour venir ensuite partager avec sa soeur Mercédès les classes de l'école du village dans la même paroisse.

À partir de septembre 1920, la C.E.C.M. la désignait successivement aux écoles du Saint-Rosaire, à Villeray; en 1921, à Saint-Vincent-Ferrier; en 1924, à Saint-Ambroise; en 1928, à Saint-Alphonse d'Youville; en 1933 jusqu'en 1954, à Sainte-Amélie, dans la paroisse de Saint-Étienne.

Les cours de pédagogie, suivis avec assiduité durant ses premières années à Montréal, lui valurent un certificat de compétence pédagogique de l'Université de Montréal en 1923.

Elle prit sa retraite en juin 1954 après 38 ans consacrés à l'éducation des enfants. Elle est décédée à Outremont, le 26 septembre 1976.

JEANNE fut la quatrième à embrasser la même carrière préparée par deux ans d'études à l'École Normale de Saint-Hyacinthe où elle obtint le diplôme académique français et anglais en 1916. Elle se consacre à l'éducation d'abord dans sa paroisse natale, dans le Rang du Pir Vir de 1918 à 1921 où elle avait fait ses premières années d'école et où elle retrouva de ses anciens compagnons comme élèves.

À Montréal, elle passera par tous les degrés des cours élémentaire et complémentaire, aux écoles désignées par la C.E.C.M.; Saint-Vincent-Ferrier, Saint-Ambroise, Laurier dans la paroisse Saint-Denis et Sainte-Amélie dans la paroisse Saint-Étienne.

Ses études de piano, commencées dès l'âge de dix ans sous la direction de sa mère, se poursuivirent chez les Soeurs de la Merci (Rouses Point), puis chez les Soeurs de la Présentation de Marie, à Saint-Hyacinthe, où elle étudia l'orgue et l'accompagnement du chant grégorien durant ses deux ans de pensionnat. Elle prépare ensuite, avec les professeurs Georges Gervais et Étienne Guillet de Saint-Jean, ses examens pour le brevet supérieur et le lauréat de piano qu'elle obtient du Conservatoire National de musique de l'Université de Montréal en 1918.

En raison de ses connaissances musicales, elle se vit confier par la C.E.C.M. la direction des chorales d'enfants dans les écoles où elle a enseigné.

Déléguée de l'Alliance des professeurs catholiques de Montréal à la session des cours d'été de l'Université Saint-Joseph du Nouveau-Brunswick en 1946, elle remplit les fonctions de professeur de composition française. Une seconde fois déléguée en 1949, elle y inaugure des cours de traduction-version d'après les méthodes instaurées à l'Institut de Traduction. Ces cours étaient dispensés aux enseignants de cette province.

Elle avait été, elle-même, l'initiatrice des premiers cours de traduction à Montréal en 1940 et contribua à l'organisation de l'Institut de Traduction dont les cours qu'elle dirigea durant 25 ans furent la raison d'être. L'Institut ayant été affilié à l'Université de Montréal en 1944, Mlle Grégoire organisa l'échange de diplômes de l'Institut de Traduction avec la Société pour la Propagation des Langues Étrangères

en France, et ce, dès 1947 jusqu'à l'intégration de l'Institut à l'Extension de l'Enseignement de l'Université de Montréal en 1965.

Ayant été l'un des membres fondateurs de la S.G.C.F. en 1944, elle y organisa en 1955, alors qu'elle en était présidente, des cours de généalogie.

Elle obtint plusieurs distinctions honorifiques au cours de sa carrière de 35 ans dans l'enseignement.

Commandeur de l'Ordre du Mérite scolaire, elle reçut du Bureau de l'Instruction publique, la médaille d'or de cet Ordre en 1948. La médaille d'argent de la Société du Bon Parler Français la créant "Directrice à vie" de ladite Société lui fut remise en 1951; elle fut promue au grade de Chevalier de cet Ordre en 1954.

Le président de la Société pour la Propagation des Langues Étrangères en France lui décerna en 1955 le prix Rauber, médaille de bronze à l'effigie du fondateur de cette société.

Membre de plusieurs sociétés culturelles, elle a collaboré à plusieurs revues et y a présenté plusieurs conférences.

L'Université de Montréal reconnaissant les "mérites exceptionnels" de Mlle Jeanne Grégoire dans le domaine de l'éducation, lui décernait un "doctorat honoris causa" à l'occasion de la collation des grades de 3e cycle, le 25 mai 1979.

Nombreux sont les paroissiens et paroissiennes de Saint-Valentin qui, à l'occasion, sont heureux de rappeler qu'ils ont été élèves d'une institutrice Grégoire, mère ou filles. Leurs témoignages montent comme un encens à l'arôme délicat de la reconnaissance échappé des cendres du passé. Un relevé des années d'enseignement des institutrices Grégoire dans les écoles de Saint-Valentin donne un total de vingt-deux ans.

On aimerait revoir ces maisons où l'on a reçu les premières notions d'une culture si nécessaire et si importante pour le gagne-pain quotidien. Malheureusement, avec l'évolution dans le domaine de l'organisation scolaire, l'école du Rang Pir Vir, fermée durant plusieurs années, devint hors d'usage et fut démolie il y a deux ans à peine. L'école du village, où mère et filles Grégoire ont enseigné, a été vendue vers 1950 à un commerçant du village, pour servir d'entrepôt.

GERMAINE, la benjamine de la famille, se prépara à la même carrière par deux ans de pensionnat à l'École Normale de Saint-Hyacinthe où elle obtint, en juin 1919, le diplôme académique français

et anglais, avec la mention "Distinction" et la médaille d'or en philosophie.

Retenue à la maison auprès de sa mère dont l'état de santé était défaillant, elle ne vint à Montréal qu'en septembre 1922 avec sa mère, y rejoindre ses soeurs institutrices. Elle ne fit que deux ans de suppléance au service de la C.E.C.M. pour opter ensuite en faveur de la fonction de secrétaire particulière du directeur de La Presse jusqu'au jour où elle décida de fonder un foyer. Elle épousa Ulysse Forget, M.D. en la chapelle Notre-Dame de Lourdes de la paroisse Saint-Jacques à Montréal, le 27 octobre 1928. Ils partirent s'établir aux États-Unis.

Il ne resta plus sur la ferme paternelle que Charles qui continua de cultiver cette terre jusqu'au moment où son état de santé lui commanda une retraite bien méritée.

Il est étonnant que la mère de cette famille, Malvina Giroux, après avoir tenu à diriger ses filles vers la carrière de l'enseignement, n'ait pas cherché à donner la même formation à ses quatre fils. En personne réaliste, elle les orienta plutôt vers le domaine du commerce, des affaires ou au moins du travail de bureau. Elle leur fit compléter leurs études primaires par quelques années d'études aux États-Unis afin d'acquérir une bonne connaissance de la langue anglaise.

De fait, ce complément de formation leur fut très utile. L'aîné, Joseph Oscar, opta pour le commerce et les deux autres, Honoré et Eugène s'engagèrent au service de la Banque Canadienne de Commerce et y demeurèrent jusqu'à l'âge de la retraite. Ils y remplirent les fonctions habituelles, et de promotion en promotion, ils devinrent, durant les vingt dernières années, gérants de succursale.

Famille Poulin

La famille Poulin a aussi fourni un apport précieux à l'éducation. Trois filles de Frédéric Poulin et d'Anna Guay ont d'abord fait les études requises pour se qualifier compétentes à dispenser l'enseignement dans les écoles de la province. La première, LAURETTE, née en 1910, fit des études spécialisées à l'École Normale de la congrégation Notre-Dame à Montréal, enseigna durant six ans à Saint-Valentin, puis durant un nombre égal d'années à Saint-Paul de l'Île-aux-Noix et enfin, au Collège Marquis à Saint-Jean pour un total de trente-deux ans d'enseignement. Elle épousa Adrien Ménard à Saint-Jean, le 25 novembre 1948.

BÉATRICE, née en 1914, obtint en 1932 le diplôme d'enseignement de la même institution que la précédente. Elle remplit les fonctions d'institutrice à Lacolle (1933-36), à Saint-Valentin (1936-40), un an à Saint-Luc et 10 ans à Saint-Jean pour un total de dix-huit ans. Elle devint en 1940, l'épouse de Lucien Gagnon, menuisier.

ADÈLE, née en 1916, diplômée en 1934 de la même institution que ses soeurs, débuta dès septembre de cette année et poursuivit jusqu'en 1936 à l'école de la troisième ligne puis, de 1936 à 1939, au village de Saint-Valentin, et de là à Huntingdon jusqu'en 1974, donc un beau total de quarante ans voués à l'éducation de l'enfance. Elle unit sa destinée à Zéphirin Dextraze, le 22 juillet, à Saint-Valentin.

MARTHE, née en 1920, diplômée de l'École Normale à Saint-Jean, en juin 1940, fit de l'enseignement à Lacolle durant deux ans puis devint infirmière à l'hôpital de Saint-Jean. Elle épousa Lucien Néron en 1949, à Saint-Jean même.

JOSÉPHINE, née en 1899, celle-ci fille de Ligouri Poulin et d'Exire Dubois, ayant fait des études chez les Soeurs de l'Immaculée Conception à Montréal, les compléta à l'École Normale où elle obtint le diplôme d'enseignement en 1916. Après un second séjour de deux ans et demi chez les Soeurs de l'Immaculée Conception suite à une première année d'enseignement au village de Saint-Valentin, elle revint à l'enseignement dans Hemmingford et à Cantic. Elle est décédée à Saint-Jean. (12)

Ce tableau de vocations féminines dans le domaine de l'éducation nous incite à présenter celui des vocations masculines dans le même domaine.

-
12. D'autres institutrices de familles différentes, nées à Saint-Valentin ont enseigné dans les écoles de leur paroisse natale:
 BISSONNETTE, Emma (1886-1968) et Annette (1911-1977) (filles de Joseph et de Philomène Thibodeau). Études au couvent de Marieville, SSA, École Normale des CND à Montréal.
 HÉBERT, Annette (1914-1976) (fille de Sylva et d'Aldine Bissonnette). Études, couvent de Napierville, SSA. Diplômée de l'École Normale de Saint-Jean, institutrice à Saint-Bernard de Lacolle (1924-25), à Saint-Valentin (1942).
 BOUCHER, Éva (1906) (fille de Pierre et d'Agnès Poissant). Diplômée de l'École Normale de Valleyfield (1923), institutrice à Lacolle (1924-25), à Saint-Valentin (1926-29). Épouse Paul Lavigne, à Saint-Paul de l'Île-aux-Noix, en 1940.
 BOUCHARD, Stéphanette (1917) (fille de Léon et de Lucina Fortin). Études à Marieville et à Saint-Hyacinthe chez les Soeurs de la Présentation de Marie. Diplômée en 1934, institutrice à Saint-Valentin (1939-40 et 1945-47), à Saint-Paul de l'Île-aux-Noix (1940-45).

DANCAUSE, Gilles

Originaire de Saint-Valentin, Gilles Dancause, fils d'Henri et d'Yvonne Géhu, est né en septembre 1938. Ses études primaires terminées à l'école du Rang Pir Vir, le cycle de ses études classiques se déroula aux Séminaires de Saint-Jean et de Chambly puis à l'Université d'Ottawa où il obtint le B.A. et un baccalauréat en philosophie en 1959, une licence en philosophie en 1961 et une maîtrise ès arts en 1963.

Tout en préparant sa thèse de Maîtrise, il enseigne à temps partiel à la Faculté des Arts de ladite Université.

Il part, dès le début de l'été, pour un séjour de deux ans en France. Dès son arrivée à Paris, il s'inscrit à l'École du Louvre à un cours sur l'art roman et sur l'art gothique en France, pour lesquels il obtient un certificat.

Il fait ensuite la scolarité nécessaire en vue de l'obtention d'un doctorat de 3e cycle en Littérature, au Centre d'Études de la Renaissance de Tours rattaché à l'Université de Poitiers.

De retour au pays, il enseigne la philosophie à l'Université d'Ottawa (1965-68). Il devient alors fonctionnaire fédéral à titre de professeur de français. De 1970 à 1974, il est affecté au poste d'enseignant auprès du Gouverneur Général, le Très Honorable Roland Michener. Depuis, il remplit les fonctions de professeur de langue française au ministère fédéral de la Justice.

12. (suite)

- GUAY, Cécile (1929) et Marie (1933) (filles de Gustave et de Thérèse Dupuis). Diplômées de l'École Normale de Saint-Jean, la 1ère en 1946, institutrice à Saint-Valentin et à Saint-Paul. Épouse André Bisillon, en 1948. La seconde, diplômée en 1950, institutrice au village de Saint-Valentin (1951-53) et à Napierville (1953-55). Épouse Lucien Émard, en 1955, à Lacolle.
- BÉCHARD, Liliane (1930) (fille de Philippe et d'Eveline Janelle). Diplômée de l'École Normale de Saint-Jean (1948), institutrice à Saint-Blaise (1948-52) et à Saint-Valentin (1952-53). Épouse Jean Gagnon en 1953.
- GRÉGOIRE, Agathe (1940) et Jeannette (1942) (filles d'Alphonse et d'Alexandrine Mathieu). Études à Saint-Lambert. La première, institutrice à Saint-Blaise (1959-62), la seconde, à Saint-Valentin (1960-63).
- TRAHAN, Adèle (1944) (fille d'Antoine et de Dolorès Dupré). Diplômée de l'École Normale de Saint-Jean (1963), institutrice à Saint-Valentin (1963-64), à Saint-Jean (1964-1980). Épouse Roger Lamothe, à Saint-Valentin, en juillet 1969.
- GRÉGOIRE, Claude (1947) (fille de Marcel et de Noëlla Denault). Institutrice à Saint-Valentin (1969-72), à Saint-Jean (1973-).

GRÉGOIRE, Réginald

Fils d'Alphonse et de M.-Alexandrine Mathieu, Réginald Grégoire est né à Saint-Valentin, le 26 septembre 1934. Il fit ses études primaires à Saint-Valentin, ses études classiques au Collège de Saint-Jean où il obtint son B.A. en 1956. Ses cours à la Faculté de philosophie de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal le conduisent à l'obtention d'une Maîtrise ès Arts en 1960.

Il s'inscrit à l'Université de Paris (Sorbonne) aux cours et séminaires en histoire et prépare une session d'étude à laquelle participent des représentants d'environ 40 pays.

M. Grégoire a été secrétaire général de la J.E.C. Internationale dont le siège social est à Paris; secrétaire adjoint de l'Action Catholique canadienne; permanent au secrétariat du Centre d'animation pastorale - Expo 67; chercheur pour le Comité d'étude sur la radio-télévision scolaire en collaboration avec le Ministère de l'Éducation; coordonnateur pédagogique de TEVEC; secrétaire du Comité d'implantation de la télévision éducative pour la formation des adultes; agent de recherche et de planification socio-économique au Ministère de l'Éducation.

À l'Université du Québec, il est vice-président à la planification; secrétaire du groupe de travail sur la télé-université; consultant en éducation pour le Ministère de l'Éducation, au service de l'audio-visuel pour l'Université Laval et au Département de technologie de l'enseignement.

À des fins de travail, M. Grégoire s'est rendu dans une vingtaine de pays; au Proche-Orient, en Afrique et en Amérique du Sud, en Europe: Nancy, Paris, Lille, Rennes, Bruxelles, Liège et Munich, Cannes et Grenoble, etc. Aux États-Unis: Denver (Colorado), New-York, Albany et Saratoga Springs.

Depuis décembre 1978, M. Grégoire est "Consultant en éducation" pour divers organismes et associations.

Il est l'auteur de plusieurs travaux de recherches publiés en collaboration avec des chercheurs de l'INRS. - Éducation, et d'un ouvrage intitulé: "La télévision et les valeurs dans le projet éducatif".

Il s'occupe aussi, à titre de chercheur et de coordonnateur, de la Planification du Développement dans le domaine de la télévision éducative et de Télé-Université.

b) Religieux et religieuses au service de l'éducation

Le grand calme de la vie des champs et la foi traditionnelle des générations qui nous ont précédés, étaient propices à la réflexion. Nombre de jeunes ont eu l'avantage de bénéficier, grâce souvent à de grands sacrifices que s'imposaient leurs parents, des avantages sérieux que leur offrait un séjour dans une maison d'éducation. La formation reçue a permis à quelques-uns de diriger leur barque vers le port le plus sûr, celui qui leur permettrait de vivre dans une atmosphère de choix, souvent tant désirée par leurs parents.

C'est sans doute grâce à ces avantages dont ont pu bénéficier certains privilégiés qu'on a vu éclore des vocations religieuses au sein de la paroisse de Saint-Valentin.

Voyons tout d'abord ceux et celles qui se sont dirigés vers les communautés enseignantes et missionnaires.

GRÉGOIRE, Charles-Henri, c.s.c.

Du couple Alexis GRÉGOIRE et Virginie Guay naissait, le 6 avril 1908, un fils qu'on baptisa sous le nom de CHARLES-HENRI.

De l'école primaire du village de sa paroisse, il passe en 1921 au Collège de Saint-Jean où il poursuit ses études secondaires et les humanités gréco-latines. Il s'inscrit en 1927, au Collège de Saint-Laurent où il fait sa rhétorique et sa philosophie-science. Il obtient donc, en 1930, un B.A. de l'Université de Montréal, et entre au noviciat des Pères de Ste-Croix chez qui il venait de terminer ses études classiques.

Inscrit au Grand Séminaire de Montréal (1931-1935), il obtient au terme de ces quatre années, de l'Université de Montréal, une licence en théologie.

Il est ordonné prêtre en cette même année, par Mgr Emmanuel Deschamps, en la basilique Saint-Jacques de Montréal.

Après des stages d'études spécialisées en langue grecque, à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, il devient professeur de grec, de latin et de mathématiques, d'abord à l'Externat Ste-Croix de Montréal puis au Collège de Saint-Laurent.

Son obédience le consacre préfet des études à l'Externat Ste-Croix, de 1947 à 1952.

Après avoir été membre du personnel de la Faculté des Arts de l'Université de Montréal durant sept ans, il en devient chef du Secrétariat.

Résidant au presbytère de Saint-Laurent, il consacre ses moments libres au ministère paroissial.

GRÉGOIRE, Alice

Une soeur du précédent, ALICE, née en avril 1910, fait ses études primaires à l'école du village de Saint-Valentin, poursuit ses études secondaires au pensionnat Ste-Angèle des Soeurs de Ste-Anne à Montréal, où elle obtient en 1929, le diplôme Supérieur d'enseignement. Un an plus tard, elle entre au noviciat de cette communauté à Lachine où elle prononce ses voeux perpétuels en 1935.

Ses obédiences la conduisent aux États-Unis où elle dispense l'enseignement de 1935 à 1967, dans les écoles des États du Rhode-Island et du Massachusetts. De retour au pays, après une carrière d'institutrice de trente-cinq ans, elle devient couturière et enseigne cette science aux religieuses de sa communauté à Montréal.

DANCAUSE, Denis, o.m.i.

Un nouvel espoir naît sur le territoire de Saint-Valentin, le 18 novembre 1932, cette fois en faveur de la famille DANCAUSE. Un fils d'Henri Dancause et d'Yvonne Géhu a vu le jour. On le nommera DENIS.

Ses études primaires terminées à l'école du Rang Pir Vir, il fait ses études secondaires au Séminaire de Saint-Jean.

En 1951, il entre au noviciat des Pères Oblats de Marie Immaculée à Richelieu, puis se sentant bien dans un milieu propice à son développement intellectuel aussi bien qu'au développement de son zèle missionnaire et professoral, il fait sa profession religieuse perpétuelle à Ottawa, le 8 septembre 1955. Il est ordonné prêtre dans l'église de sa paroisse natale, Saint-Valentin, le 6 juin 1959, par Son Excellence Mgr Émilien Frenette, premier évêque de Saint-Jérôme, ancien supérieur du Séminaire de Saint-Jean.

Doué d'un talent peu ordinaire et d'une volonté à tout rompre de meubler son intelligence au maximum en vue d'être le plus apte possible à rendre de grands services tant à sa communauté qu'à la jeunesse avide

de savoir et de connaissances, Denis, après les études requises, obtient de l'Université d'Ottawa, ses Baccalauréats ès Arts et en Philosophie dès 1954; sa licence en philosophie en 1955; son Baccalauréat en Théologie en 1958; sa licence en Théologie en 1960.

De 1965 à 1968, il se spécialise en Écriture Sainte à l'Institut Biblique Pontifical à Rome, où il obtient son Baccalauréat en Écriture Sainte puis une licence dans la même matière, de la Commission Biblique Pontificale en 1968.

Après avoir enseigné en 1956, au Séminaire Oblat de Chambly, à l'Université d'Ottawa de 1960 à 1963, puis à Richelieu de 1963 à 1965, il enseigne depuis 1969 l'Écriture Sainte à la Faculté de Théologie du Séminaire Saint-Augustin à Rome, au Lesotho et au Scolasticat St-Joseph à Cedara au Natal en Afrique du Sud. Il est spécialement impliqué dans la formation continue des animateurs de chrétienté et dans l'oecuménisme.

Il a visité le Brésil à plusieurs reprises. Il est également professeur à l'Institut des Sciences Missionnaires de l'Université Saint-Paul à Ottawa, où il donne un cours spécial en Théologie pastorale et missionnaire. Il a été amené, en cours de route, à apprendre plus d'une dizaine de langues.

Il est membre de plusieurs Associations oecuméniques, de théologie et de professeurs, des Séminaires catholiques du Sud-Afrique où il enseigne présentement.

Plusieurs autres jeunes filles et quelques garçons originaires de Saint-Valentin ont oeuvré dans le domaine de l'éducation uniquement au sein de communautés religieuses.

BOURGOUIN, Marie-Anne, 1903-

Soeur de Ste-Anne, fille d'Emery et de Mary Landry.

CLOUÂTRE, Diane, 1896-1970

Infirmière, Mère Provinciale des Soeurs Grises de Montréal, fille de Rémi et d'Artémise Grégoire.

CLOUTIER, Laurette, 1910-

Soeur de la Présentation de Marie, fille d'Omer et d'Élodie Bouchard.

- GÉHU, Laurentia, 1910-
Soeur de la Congrégation des Filles du Saint-Esprit, fille
d'Octave et de Régine Lamoureux.
- GRÉGOIRE, Gilberte, 1887-1966
Soeur de Ste-Anne, fille de Delphis et de Malvina Giroux.
- GRÉGOIRE, Hélène, 1901-
Soeur Franciscaine de Marie, fille d'Émilien et de Médérise
Poulin.
- GRÉGOIRE, Laura, 1902-
Soeur Franciscaine de Marie, fille d'Émilien et de Médérise
Poulin.
- HÉBERT, Marceline, 1885-1973
Soeur du Bon Pasteur, fille de Lucien et de Mathilde Cardinal.
- LANGLOIS, Imelda, 1912-
Soeur de la Congrégation de Ste-Croix, fille d'Henri et d'Evelina
Palin.
- LANGLOIS, Lucille, 1914-
Soeur de la Congrégation de Ste-Croix, fille d'Henri et d'Evelina
Palin.
- LANGLOIS, Jeanne, 1909-
Soeur Oblate-Franciscaine de St-Joseph, fille d'Henri et
d'Evelina Palin.
- PALIN, Irène, 1917-
Soeur de la Congrégation de Ste-Croix, fille d'Hector et de
M.-Louise Héту.
- POULIN, Germaine, 1904-
Soeur Franciscaine de la Baie St-Paul, fille d'Adélarд et de
Zénaïde Bouchard.
- POULIN, Rose, 1907-
Soeur de la Merci, au Michigan, fille d'Adélarд et de Zénaïde
Bouchard.

POULIN, Hélène, 19 -
Soeur Franciscaine de la Baie St-Paul, fille d'Adélard et de
Zénaïde Bouchard.

POULIN, Thérèse, 1902-
Soeur de la Merci, au Michigan, fille de Ligoré et d'Elixire
Dubois.

POULIN, Victorine, 1903-
Soeur de la Merci, au Michigan, fille d'Adélard et de Zénaïde
Bouchard.

GRÉGOIRE, Philippe, 1908-
Père Blanc d'Afrique, fils d'Émilien et de Méderise Poulin.

LANGLOIS, Charles, 1906-
Rédemptoriste, fils d'Henri et d'Éveline Palin.

POULIN, Wilfrid, 1910-
Père Blanc d'Afrique, fils de Ligoré et d'Elixire Dubois.

PERRIER, Philippe, Mgr, P.D.

Une personnalité de marque, originaire de la paroisse, qu'il convient de citer comme éducateur, en raison des importantes fonctions qu'il a remplies au cours de son ministère, est l'abbé Philippe Perrier.

Né à Saint-Valentin le 6 mars 1870, de Louis, cultivateur, et d'Elmire Lefebvre, Philippe, au terme de ses études classiques au Séminaire de Montréal, fut ordonné prêtre par Mgr Énard, le 19 décembre 1896.

Après deux ans de professorat, 1896-1898, au Collège de Montréal, il va étudier à Rome durant trois ans. Il obtient un doctorat en théologie en 1900, en Droit Canonique en 1901 et devient professeur de Philosophie et de Droit Canonique, cette fois, au Séminaire de Montréal, de 1901 à 1903.

Il remplit les fonctions de Vice-chancelier à l'Archevêché de Montréal, de 1903 à 1906, est ensuite nommé Visiteur des Écoles Catholiques de Montréal, poste qu'il occupe durant six ans. Au cours de la même période, il dispense des cours de Droit Public de l'Église à la Faculté des Arts de l'Université Laval à Montréal.

Il est nommé curé à Saint-Lambert en 1912 puis à Saint-Enfant Jésus du Mile End à Montréal, en 1915. On le retrouve, de 1930 à 1936, professeur au Scholasticat Saint-Charles à Joliette, puis aumônier de retraites à Saint-Benoît, de 1936 à 1940.

Au cours de son Vicariat Général à l'Archevêché de Montréal, de 1940 à 1947, il est nommé Protonotaire Apostolique, le 3 mai 1943.

Mgr Philippe Perrier est l'auteur d'un volume intitulé: Léon XIII et Pie XI et de nombreuses brochures dans le domaine de la pédagogie.

Il a préfacé plusieurs ouvrages importants des auteurs Louis-Philippe Audet, Desrosiers, etc.

Il est décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal le 16 avril 1947 et a été inhumé dans la crypte de la Cathédrale Saint-Jacques à Montréal, le 19 du même mois.

Les titres variés dévolus à Mgr Philippe Perrier, P.D. ainsi que les hautes fonctions sacerdotales qu'il a remplies en ont fait une personnalité qui émerge des cadres réguliers des domaines où il a évolué.

XIII

TRAVAUX DE LA FERME

La vie quotidienne à Saint-Valentin se déroulait sans doute de façon identique à celle des autres paroisses rurales, peut-être s'y trouvait-il quelques nuances dans certains domaines.

Les cultivateurs vivaient des produits de la ferme. Dès la fin de l'été ou tôt l'automne, ce qui restait du potager était transplanté dans la cave de la maison où une température toujours fraîche permettait de les conserver une bonne partie de l'hiver.

Les pommes de terre venaient un peu plus tard s'entasser dans le carré spécial avec plancher de bois en vue d'éviter leur contact direct avec le sol toujours humide de la cave.

Les pots de marinades, de conserves, de confitures et de gelées variées s'alignaient sur les tablettes fixées au mur.

La baratte à beurre, entourée de tous les accessoires nécessaires, y avait sa place désignée à longueur d'année, de même que le baril destiné à recevoir le lard gras dépecé en briques toutes de même forme, de même dimension et de même poids, lors de la boucherie. Ce lard se conservera dans la saumure jusqu'à son intégration dans différents mets de consommation domestique.

Lors de la récolte du grain, le père allait le faire moudre au moulin banal, à L'Acadie. Il en rapportait une belle farine blanche, la déposait dans le "farinier" où la maîtresse de maison allait s'approvisionner pour en faire du bon pain qu'elle cuisait au four pour enfin le déposer, une fois refroidi, dans la "huche". Ce pain de maison faisait le régal de toute la famille. Il était si bon que la huche se retrouvait très tôt vide, et c'était sans cesse à recommencer.

Le père faisait moudre aussi le sarrazin qui donnait une belle farine utilisée couramment pour les crêpes, ces bonnes crêpes qu'on appelait communément "galettes de sarrazin".

Les agriculteurs, dont plusieurs possédaient un rucher, tenaient à fournir aux abeilles des fleurs à butiner pour une plus grande

production de miel. Les fleurs cultivées comme ornements de jardin leur fournissaient une manne plutôt minime. On comptait beaucoup sur la récolte du sarrasin dont la floraison était abondante, pour fournir un miel quand même assez recherché par les consommateurs. Le temps venu, on vidait les ruches de leurs carrés de miel doré dont on remplissait des pots pour une partie de la saison froide.

Chaque automne, le père, aidé de quelques voisins, tuait un porc qu'il avait préparé à la boucherie par une alimentation généreuse.

Après l'avoir "débité" ou coupé en morceaux, le père en offrait une pièce à chaque voisin qui était venu lui apporter de l'aide. Il en réservait quelques pièces dont il faisait du jambon car il possédait l'équipement nécessaire pour fumer la viande de porc.

Quel bon arôme nous parvenait lorsqu'un surplus de fumée s'échappait de la "cabane" fabriquée spécialement pour cette opération qui demandait d'abord une bonne préparation de la pièce à fumer puis une surveillance constante pour retirer la viande du fumoir au bon moment. On fumait celle-ci très souvent au bois d'érable, ce qui lui donnait un goût délicieux.

Chaque cultivateur possédait une basse-cour. Dindes et chapons, à tour de rôle, finissaient par disparaître sur la grande table de cuisine, au cours des repas, car les familles étaient nombreuses et la maîtresse de maison possédait des secrets personnels pour la préparation de mets succulents avec les produits de la ferme.

La vente de quelques produits de la ferme permettait de se procurer chez le marchand du village un complément d'alimentation et de vêtements nécessaires à toute la famille. Il y avait bien aussi le marchand ambulant, qui s'arrêtait à toutes les portes pour offrir le contenu de ses deux valises, faisant valoir la qualité et la grande variété de tissus qu'il sortait pièce par pièce, pour en faire un étalage minutieux sous les yeux de la maîtresse de maison.

Il lui fallait user de beaucoup de diplomatie pour obtenir la permission d'ouvrir ses deux malles car il n'était pas accepté dans toutes les familles, malgré qu'on s'attendait à sa visite un jour ou l'autre.

Il y avait bien aussi un autre personnage dont on prévoyait la visite annuelle et dont on ignorait le nom de famille: on l'appelait communément "le quêteux". Sac au dos, porté au bout d'un bâton, il marchait lentement, tout recourbé, le regard sceptique, car il n'était pas toujours bien reçu à toutes les portes. Il revenait quand même l'année suivante.

Le Conseil de la municipalité de Saint-Valentin voulant mettre fin à cette pratique, adopta, le 12 juin 1933, une résolution à l'effet d'interdire à toute personne résidant dans les limites de ladite paroisse "de recevoir ou de faire venir aucune personne ne pouvant subvenir à sa subsistance..." Le 8 avril 1940, le même Conseil ordonne que "des affiches soient placées à l'entrée du chemin" interdisant aux mendiants l'entrée sur le territoire de la paroisse.

À l'automne, le fermier procédait au pressage et à la mise en balles brochées du foin récolté en été dont on avait parsemé le champ de "vailloches" (veillottes) pour, une fois séché, l'engranger à pleines "tasseries". Il y en avait bien une partie, celle de moins bonne qualité, qu'il avait laissé en "mûlons" dans le champ.

Des commerçants venaient des États-Unis, en particulier "l'American Hay Company" de New-York, dont les représentants passaient d'une ferme à l'autre pour acheter le foin à un prix dépendant de sa qualité.

Joseph-Oscar Grégoire du Pir Vir, fils de Delphis, ayant fait des études de "High School" à Rouses Point et à Pittsburgh et parlant couramment l'anglais, s'était engagé au service de cette compagnie.

Il était devenu, en 1906, voyageur-acheteur, parcourant toute la province jusqu'aux provinces maritimes et même la Nouvelle-Angleterre pour acheter au compte de la compagnie, du foin destiné à être exporté aux États-Unis.

Avec l'arrivée de l'automobile et des machines agricoles motorisées, le nombre de chevaux, utilisés auparavant pour les travaux de la ferme et les promenades, diminua graduellement et considérablement, à tel point que cette compagnie cessa de faire le commerce de foin chez-nous.

C'est alors que le jeune J.-O. Grégoire entreprit en 1911, le commerce à son compte personnel. Ayant fait l'acquisition en 1918, d'une Ford "au nez jaune", les premières mises sur le marché, il parcourait les routes poussiéreuses de la campagne, soulevant au passage des nuages de poussière qui paraissaient le suivre tout le long de son parcours, de ferme en ferme et d'une paroisse à l'autre.

Pour l'accommodation de ses clients et pour faciliter les communications, il ouvrit un bureau d'affaires à l'Hôtel St-John (dont le propriétaire était un M. Langevin) à Saint-Jean, et l'occupa durant quinze ans.

C'est alors qu'il vit la nécessité pour lui et sa famille de faire installer le téléphone à la maison paternelle. La compagnie accepta de lui fournir ce service à la condition qu'il fasse les frais de l'achat et de l'installation de poteaux sur toute la longueur de la ferme à partir de la voie ferrée jusqu'au "chemin du roi" du rang Pir Vir. Ce n'est qu'en 1921, après un an de pourparlers avec la Compagnie, que fut inaugurée la première ligne de téléphone au Pir Vir. (13) Ce fut le premier téléphone résidentiel à Saint-Valentin.

L'évolution dans tous les domaines se fit sentir graduellement chez-nous comme partout ailleurs. L'introduction et la mise en usage de l'électricité par la Southern Canada Power Co. pour les maisons résidentielles, en décembre 1928, fit la joie des fermiers en leur apportant un supplément de confort.

Les machines agricoles motorisées, de plus en plus en usage pour les travaux de la ferme, apportèrent un adoucissement ou plus de facilité à l'exécution des tâches agricoles puis causèrent d'abord une régression marquée et forcément la disparition totale du commerce de foin.

J.-O. Grégoire se vit dans l'obligation d'adopter un nouveau champ d'action. Il rejoignit les autres membres de sa famille à Montréal, en 1926. Il remplit les fonctions de comptable et d'administrateur pour quelques firmes et se prépara, en suivant des cours du soir, aux examens de comptable agréé. Il obtint ce titre en 1946 et remplit ces fonctions jusqu'à la fin de sa vie. Il est décédé à Outremont, le 26 décembre 1969.

Il restait quand même un de ses frères, Charles, sur la terre paternelle. Cette ferme, acquise en 1837 par le grand-père Joseph Grégoire, fut occupée durant 126 ans par ses descendants. À Joseph succéda Delphis. Le fils de ce dernier, Charles, fit la culture de la terre paternelle jusqu'à l'âge où sa santé ne lui permit plus de vaquer à de tels travaux, c'est-à-dire en 1963, année où il vendit le tout à M. Yves Martin.

13. La première inscription dans l'annuaire du téléphone fut enregistrée le 1er juillet 1920 au nom de J.-O. Grégoire de Stottsville, sous le numéro 503, sonnez 2. Le nom du lieu Stottsville a été changé en celui de Saint-Valentin en mars 1923 et l'inscription demeure ainsi jusqu'en 1927. En 1930, le nom de l'abonné a été changé en celui de Charles Grégoire.

Le premier téléphone au village fut installé à l'intérieur de la gare de Stottsville, en 1897, au nom de L.J.O. Colomb. Ce téléphone était à l'usage du public et destiné surtout aux appels à Saint-Jean. On devait payer pour s'en servir.

En 1927, le tarif d'affaires s'élevait à 2,70\$ par mois pour une ligne simple, à 2,30\$ pour une ligne double et le tarif pour les résidents, à 2,50\$ par mois.

XIV

L'ARTISANAT

Au cours de la saison froide, les cultivateurs se faisaient artisans. Pendant que le père profitait de la "saison morte" pour réparer voitures et attelages de chevaux, allant quelquefois jusqu'à exercer le métier de cordonnier, la mère s'affairait à des travaux variés. Les longues soirées étaient partagées entre la couture, confection de vêtements pour les enfants, fabrication de courtepointes, si utiles par les temps froids. Puis c'était la laine à carder, à filer, à mettre en échevaux à l'aide du rouet mû par un pied agile. Lorsque l'écheveau avait bonne consistance, le dévidoir entraînait en fonction pour en faire des pelotons de laine. Il devenait ainsi plus facile pour la couturière de confectionner, à l'aide de broches d'acier, bas, chandails et mitaines pour toute la famille. Le léger bruit de ces broches manipulées avec art et rapidité, rompait seul le silence des longues soirées passées au coin du feu.

XV

DIVERTISSEMENTS ET LOISIRS

La besogne quotidienne étant moins chargée au cours de la saison froide, il s'organisait des divertissements variés. Tôt l'automne, c'était les "épluchettes de blé d'inde" puis suivaient les célébrations ou réunions de familles à l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les parties de cartes, les danses carrées se prolongeaient parfois jusqu'aux petites heures du matin. Cependant, on mettait un terme à ces réjouissances le Mardi-Gras, car il fallait observer les règles du Carême.

Quelques groupes d'amis, assez rares cependant, organisaient, en fin de semaine, des courses en raquettes qui se terminaient par une distribution de prix et un bon goûter servi à l'intérieur de la maison par les organisateurs de cette réunion.

Ces courses de raquettes étaient remplacées au cours de l'été par des joutes de tennis et des parties de croquet, quelques excursions de pêche ou de chasse quand le temps était venu. On se rendait à l'Île-aux-Noix, pour ces derniers sports, y chasser le canard et l'oie sauvage de même que les sarcelles. On pêchait, autour de l'Île, le brochet, la perchaude (perche), la carpe, le crapet et la barbotte qu'on apportait à la maison pour en faire le régal de toute la famille.

En 1928, un club de Baseball s'était organisé chez les jeunes, sous la direction de Marcel Hébert, et Louis-Philippe Hébert avait été choisi comme mascotte.



Club de Baseball de Saint-Valentin, 1928.
DEBOUT: P. Fortin - O. Cloutier - D. Irving - M. Hébert, gérant - A. Jessop
ASSIS: W. Beaudin - T. Cusson - P.E. Paulin - R. Trahan - A. Lanvée - W. Côté
- F. Ehtier et L.P. Hébert, mascotte.

XVI

LA MESSE DOMINICALE

Le rendez-vous à l'église pour la messe dominicale permettait aux paroissiens l'échange des nouvelles sur les événements de la semaine écoulée.

On écoutait religieusement le sermon du curé déployant ses talents oratoires. À cette époque, le prédicateur ne lisait pas l'homélie, il la mémorisait ou suivait l'inspiration du moment.

Il élevait la voix parfois pour se faire entendre avec plus d'autorité lorsqu'il s'agissait de mettre les paroissiens en garde contre certaines pratiques en cours: l'abus de l'alcool, les guérisseurs, le magnétisme, l'arrêt du sang, même à distance, en quelques circonstances malheureuses, par exemple dans les cas d'accidents ou de malaises subits.

Il exhortait ses paroissiens à la piété par des directives éclairées, traçant une ligne de conduite à suivre, tentant d'inculquer des principes de morale à observer.

Lorsqu'il donnait plus d'ampleur à sa voix, on lui prêtait l'intention de vouloir réveiller celui-là qui, dans un banc avant, dans l'allée de droite, dormait à en "cogner des clous" ou cet autre qui, dans un banc en arrière, ronflait discrètement, mais tout de même assez fort pour distraire ses voisins qui n'osaient pas le réveiller craignant un sursaut de mauvaise humeur suivi d'un regard de reproche. Il s'en trouvait même qui, de leurs poings fermés, se frottaient les yeux afin de les tenir ouverts.

Certains trouvaient le moment bien choisi pour fermer les yeux et faire mine de sommeiller lorsque le curé, d'un ton scandé, rappelait aux coupables que leur dime était due depuis quelques mois et devait être payée au plus tôt s'ils voulaient faire leurs Pâques.

D'autres, bien attentifs, jetaient un coup d'oeil circulaire dans l'assemblée afin de recueillir des impressions, cherchant à découvrir celui qui se croyait visé par telle exhortation ou telle réprimande du prédicateur.

Au terme de l'homélie, c'était un concert de toux, de nettoyage de gorge plus ou moins prolongé car on s'était retenu pour au moins donner l'impression de ne rien perdre de la prédication. Peut-être était-ce aussi une façon pour chacun d'exprimer sa réaction sur ce qu'il venait d'entendre de la bouche de celui qui connaissait trop bien les besoins de ses auditeurs.

À l'issue de la messe, les paroissiens se réunissaient sur le perron de l'église pour entendre la "Criée": quelques femmes allaient rendre visite à des amies résidant au village.

Le "Crieur" annonçait les événements de la semaine: encans d'animaux, d'instruments agricoles, de terres à vendre, de collecte ouverte pour venir en aide à une famille sinistrée, etc.

Jeunes gens et jeunes filles, vêtus de leurs plus beaux atours, en profitaient pour faire leur choix, le choix de celui ou celle qui leur conviendrait le mieux pour l'établissement d'un foyer. Les mariages se faisaient le plus souvent entre résidents d'une même paroisse et c'était l'occasion pour eux de faire connaissance, mais bien discrètement.

Ces rencontres hebdomadaires à l'église fournissaient des sujets de conversation pour les six jours suivants, à partir même des commentaires sur le prône qui avaient leur importance. L'épouse faisait un rapport assez substantiel du prône à son mari qui avait dormi ou avait tout simplement été distrait et avait manqué une partie des recommandations du pasteur. On passait ensuite aux annonces de baptêmes, mariages ou sépultures, afin de ne pas manquer d'offrir des félicitations ou des témoignages de sympathie à la famille dans la joie ou la détresse, selon le cas.

On y ajoutait quelques réflexions sur les toilettes des dames, leur élégance, leurs qualités ou défauts physiques, bref tout y passait. Les chapeaux abondamment garnis, aux couleurs variées, attiraient particulièrement l'attention. On en avait remarqué de nouveaux, d'autres fanés qui devraient être remplacés.

On avait remarqué quelques figures nouvelles, des gens de l'extérieur venus rendre visite à des parents ou à des amis.

L'assistance aux offices religieux faisait partie intégrante du mode de vie. On y était fidèle par respect humain ou par tradition mais pour plusieurs, c'était par conviction, car la foi était grande chez nos pères.

Ce devoir dominical accompli, selon les règles ou préceptes de l'Église, les salutations échangées avec des parents, voisins et autres paroissiens, le défilé des voitures bien remplies se mettaient en marche vers le domicile de chacun.

La variété des voitures pouvait laisser deviner le nombre de représentants de chaque famille. Celui-ci conduisait un "boghei", celui-là une "Victoria" bien astiquée que le soleil faisait luire de tout son éclat; l'autre voiture, une double, c'est-à-dire à deux sièges, avec toit, attelée de deux fringants chevaux, les plus beaux de l'écurie qu'on avait bien étrillés et brossés pour rendre leur poil plus soyeux et plus lisse. Il se glissait bien aussi quelques fois un "Sulky" (voiture sans caisse et à deux roues, extrêmement légère, pour le trot, les courses), pour celui qui n'avait pas trouvé place dans la voiture familiale.

Durant la saison d'hiver, le défilé changeait d'aspect. Pour la grande famille, c'était la "grande traine". Pour celle moins nombreuse, c'était "la cariole" toujours pourvue d'une couverture chaude quelquefois en fourrure qu'on nommait "peau de cariole" dont on s'enveloppait les jambes et les pieds pour les préserver du froid glacial.

Après le service téléphonique, l'électricité, ce fut le pavage graduel des routes, bouts par bouts, puis leur déneigement immédiatement après une chute de neige ou une tempête. L'usage des voitures motorisées durant l'hiver comme durant la belle saison, fit disparaître l'une après l'autre ces belles voitures tirées par des chevaux.

Les patins et raquettes firent place à la "moto-neige". Alors le calme, le silence habituel, le clair et doux tintement des grelots, firent place au bruit et à une activité trépidante et mouvementée.

L'école de la 3e ligne et celle du village furent verrouillées. Celle du Pir Vir disparut complètement sous le pic du démolisseur tandis que les enfants de tout âge furent conduits à l'école du village de Saint-Paul Ile-aux-Noix et de Saint-Blaise par un autobus jaune et noir, laid et bruyant, venu les cueillir à la porte de leur domicile et les y ramenant la journée de classe terminée. Cette centralisation scolaire fut-elle vraiment un progrès? Une construction moderne utilisée comme "Centre Paroissial" permet aux paroissiens de participer à diverses organisations de loisir. Tout a changé, les modes de vie modernes se sont infiltrés à Saint-Valentin comme dans les autres paroisses rurales. On y jouit d'une vie facile, plus gaie et plus mouvementée.

XVII

NOTABLES de la PAROISSE

PROFESSION MÉDICALE

HÉBERT, Avila-Néré, M.D.

Dans l'organisation d'une paroisse et pour que les paroissiens puissent bénéficier de tous les services nécessaires, le pasteur est assisté d'un professionnel de la santé.

Le premier médecin à s'établir sur le territoire de la paroisse de Saint-Valentin, fut Avila-Néré Hébert.

Né à Napierville le 26 juillet 1853, de l'union de Pierre-David Hébert et de Julie Bissonnette, Avila fit ses études primaires à l'école paroissiale de Napierville et ses études classiques au Collège de l'Assomption où il obtint un B.A. en juin 1882.

Il s'inscrit alors à la Faculté de Médecine de l'Université Méthodiste Victoria de Cobourg en Ontario, à l'époque succursale de Montréal. Il y obtient sa Licence en 1876, et fait un stage de "clerc" chez un médecin de L'Acadie. Son admission à la pratique lui fut reconnue par l'Association Médicale du Bas-Canada, le 8 janvier 1878.

Il ouvre son bureau dans sa résidence, à l'ombre du clocher — c'est bien le cas de le dire — puisqu'il était précisément le voisin du presbytère à Saint-Valentin. Il avait acquis cette propriété, après quelques années de pratique, de Lucien Gagnon, par contrat signé devant le notaire R. Gagnon, de Saint-Jean, le 8 octobre 1884.

C'est dans cette résidence que naquirent de son union avec Marie-Rose Hébert, mariage célébré à Saint-Valentin en 1884, onze enfants dont sept filles et quatre fils.

Voilà que, sans doute dans un esprit et un but bien humanitaires, trois de ses filles se destinent à une carrière d'infirmière qu'elles ont exercée à Montréal.

Le Dr Avila Hébert pratiqua sa vie durant la profession médicale, dans Saint-Valentin et les paroisses environnantes, à une

époque où les moyens de transport rudimentaires ne l'empêchèrent jamais de répondre à un appel auprès d'un malade quels que soient l'heure, la distance, le climat ou le mauvais état des routes.

On comparait, à cette époque, la pratique médicale à un véritable sacerdoce.

Incalculable et non sans raison, je crois, le nombre de paroissiens de Saint-Valentin qui ont vu le jour sous les soins attentifs du Dr Hébert. Les services de sages-femmes déclinèrent graduellement après l'arrivée de ce médecin au village de Saint-Valentin.

Le Dr Avila Hébert fut l'un des signataires, avec MM. A. Messier et J.D. Bissonnette, d'une déclaration solennelle émise en présence du maire de la municipalité, M. Xyste Girard, à l'adresse de l'évêque du diocèse, désapprouvant le changement de site de l'église de Saint-Valentin après sa déflagration en 1897 et contestant, par la même occasion, les listes de signataires déjà adressées à l'évêque en vue d'obtenir ledit changement.

Le Dr Avila Hébert est décédé le 10 janvier 1944, après 60 ans de pratique médicale, dans sa résidence de Saint-Paul de l'Île-aux-Noix occupée aujourd'hui (1981) par M. Serge Boudreau.

Son épouse, Marie-Rose Hébert, l'avait précédé dans la tombe en 1930. La deuxième de ses filles, Sophie, devint la gardienne du foyer et succéda à sa mère décédée dans la gouverne de la maison jusqu'au décès de son père.

HÉBERT, Fernand, M.D.

L'un des fils, FERNAND, le 10^e de la famille, suivit les traces de son père. Il complète ses études primaires, faites à l'école de son village natal, par un cours classique au Collège de Saint-Jean (1914-1922).

Il s'inscrit alors à la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal où il gradue en 1928.

Il pratique la médecine générale à Montréal et complète sa formation de spécialiste en pneumologie et tuberculose pulmonaire à l'Hôpital du Sacré-Coeur à Cartierville (1928-1944). Le titre officiel de spécialiste lui est conféré le 15 janvier 1951.

Dès janvier 1944 jusqu'à janvier 1969, il occupe le poste de directeur médical à l'Hôpital du Sacré-Coeur. À compter de cette date,

tout en prenant une retraite partielle, il est consultant à l'Institut Bruchési jusqu'en janvier 1977 alors qu'il prend sa retraite définitivement.

Il est le père de quatre enfants dont un fils assure la relève de la lignée des HÉBERT. Il avait épousé en juin 1943 à l'église St-Enfant-Jésus du Mile End, Marthe Verschelden, fille du Dr Louis Verschelden et de M.-Aimé Delisle.

ÉTHIER, Hormisdas, M.D.

La profession médicale trouva un autre adepte, cette fois, dans la personne d'un autre citoyen né à Saint-Valentin, le 9 août 1882, du mariage de Magloire Éthier avec Elvire Adam. Il reçut au baptême le nom d'Hormisdas.

Ses études primaires terminées à Saint-Valentin et ses études classiques, chez les Sulpiciens au Petit Séminaire de Montréal, il s'inscrit à la Faculté de Médecine de l'Université Laval à Montréal, où il obtient en 1902, une licence de cette Faculté et est accepté à l'Hôtel-Dieu de Montréal pour une année d'internat.

Se croyant doué d'un talent d'homme d'affaires, il tente une réussite dans ce domaine, mais y renonce, après quelques années, pour revenir à la pratique de la profession médicale (1915). Il ouvre un bureau dans sa résidence de Saint-Valentin peu après son mariage avec Orphise Gervais, fille de Samuel et d'Olivine Longtin. Il l'avait épousée à l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile End à Montréal, le 22 septembre 1908 et elle lui donna quatre enfants dont un seul fils.

Le Dr Hormisdas Éthier est décédé en juillet 1956, après environ quarante-cinq ans de pratique médicale à Saint-Valentin et dans les paroisses environnantes. Son épouse, qui lui survécut, a habité Saint-Jean durant plusieurs années avec sa fille Mariette. Elle y est décédée le 2 novembre 1974 à l'âge de 88 ans.

ÉTHIER, Fernand, M.D.

L'unique fils du Dr Hormisdas Éthier, FERNAND, se dirigea lui aussi, à l'instar de son père, vers la pratique médicale.

Ses études primaires complétées, partie à l'école du village de Saint-Valentin et partie à celle du village de Saint-Paul de l'Île-aux-

Noix (de 1915 à 1920), il poursuivit ses études secondaires au Collège de Montréal et au Séminaire de Philosophie à Montréal (1920-1927).

Inscrit à la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal en 1929, il y fut diplômé en 1935.

Après un internat senior de deux ans (1935-1937) à l'Hôtel-Dieu de Montréal, il exerça sa profession à Iberville (1937-1965) durant quatre ans comme omnipraticien, puis durant quatre autres années comme membre du Bureau Médical de l'Hôpital de Saint-Jean.

Il fut élu gouverneur du Collège des Médecins du Québec en 1962, représentant du district no 7 de Saint-Jean et de Valleyfield jusqu'en 1966. Il fut en outre médecin cadre, chef du Service de Conciliation au Collège des Médecins de 1966 à 1977 à temps plein; attaché au Bureau du Syndic de la Corporation Professionnelle des Médecins depuis 1971. Il réside présentement à Outremont.

De ses trois enfants, un seul fils, SERGE, né en 1940, embrassa lui aussi la profession médicale qu'il exerce présentement à l'Hôtel-Dieu de Montréal comme radiologue.

Comme cela se pratiquait autrefois, les fils exerçaient très souvent le métier ou la profession de leur père qui devenait vite un bel exemple à suivre pour eux après l'avoir vu à l'oeuvre chaque jour et l'avoir entendu parler de son métier ou de sa profession avec tant d'amour. Nos pères aimaient leur travail, y étaient attachés, cherchaient à l'accomplir le mieux possible et à transmettre leurs connaissances, les secrets du métier à leurs enfants.

On se doit d'admirer ces familles Hébert et Éthier. Elles ont assuré à cette profession si humanitaire, durant deux et même trois générations, des sujets compétents dans l'exercice de leur profession. Ils font l'honneur de leur paroisse d'origine.

LANGEVIN, Stephen, M.D.

Fils d'Étienne Langevin et d'Adéline Grégoire, Toussaint Stephen LANGEVIN est né à Saint-Valentin, le 1er novembre 1885, à 6 heures de l'après-midi, sous le signe du scorpion.

Dès l'âge de cinq ans, témoin de la venue de nombreux blessés et accidentés chez le guérisseur en face de chez-lui, et les voyant

sortir en pleine forme, beaucoup mieux portants, le petit Stephen rêvait de guérir lui aussi les malades.

Comme tous les autres enfants, Stephen fit ses études primaires à l'école du village de sa paroisse natale. À quatorze ans, son père l'inscrivit à un collège à Ottawa, dans le but de lui faire apprendre l'anglais. Le jeune Stephen y fit trois ans d'études. Suite à l'incendie de ce collège, le jeune homme compléta ses études à Montréal avec Leblond de Brumah durant trois ans. Il s'inscrivit ensuite à la Faculté de Médecine de l'Université Laval à Montréal puis pratiqua sa profession, durant un an, dans la grande ville, après quoi il fit un séjour de dix mois à Paris où il étudia à la Maternité Beudeloque avec les Dr Pinard et Couvelaire.

Diplômé en 1909 avec "très grande Distinction", et honoré à la même occasion de la médaille Hingston, il se voit offrir par le Dr Séverin Lachapelle d'entrer en service à la Crèche de la Miséricorde à Montréal. C'était en 1910. Il y demeura en exercice durant trente ans. Agrégé en obstétrique par l'Université en 1911, il recevait le titre honorifique de "Fellow du Collège Royal d'Obstétrique de Londres", "Fellow du Collège Royal des Chirurgiens du Canada" et, en 1921, il devenait "Fellow de l'American College of Surgery".

En 1925, il retourne à Paris pour des études sur le cancer avec le Dr Regnaud et, en 1929, fait une tournée des principales universités européennes. Ses voyages d'études en Europe ne se comptent plus.

Il prône les bienfaits du magnétisme au service des malades, de la médecine électronique, radionique, ainsi que de la radiesthésie.

Il fut l'initiateur de la fondation d'une Association des Anciens de l'Université de Montréal. Dès 1934, on y dénombrait au-delà de 5 000 membres. Il fut aussi l'initiateur, au sein de cette Association, de la Revue Universitaire publiée sous la direction de Me Jean Bruchési.

Il fut président, durant cinq ans, de la Symphonie de Montréal.

Il épouse à la Cathédrale de Montréal, le 24 juillet 1951, Marie de Boucherville Maréchal. À sa retraite à 81 ans, il devient "Gentleman Farmer" à Boucherville et passe les hivers à Daytona Beach où il donne libre cours à ses talents artistiques, barbouillant des cartons et des toiles, manipulant des glaises aux nuances variées, colorant de la poterie et des émaux et imprimant des cuivres. Durant sa retraite à 85 ans, il rédige ses Mémoires et les publie en 1970 sous le titre: "Soixante ans de pratique médicale".

Bien que vivant loin de sa paroisse natale durant presque toute sa vie, il y est toutefois resté attaché. Comme preuve de cet attachement, il a fait don à la paroisse, lors de la reconstruction de l'église en 1972, d'une cloche, entendue depuis à l'occasion de toutes les cérémonies religieuses célébrées dans ce temple et plus particulièrement lors de ses propres obsèques.

Il est décédé à l'Hôpital Royal Victoria à Montréal, le 28 mars 1980, à l'âge avancé de 94 ans. Sa dépouille mortelle repose dans le grand dortoir de sa paroisse natale, sous le monument qui rappellera à tous le nom et le souvenir de ce compatriote de marque.

La réalisation de ses rêves d'enfant et la réussite de sa vie dans le domaine médical, le Dr Stephen Langevin le doit sans doute à son goût prononcé de la recherche et de la culture personnelle. L'initiative de son père, Étienne, de venir s'établir dans la métropole a sans doute favorisé son développement culturel.

Étienne Langevin, après un séjour en Californie où la prospection de mines l'avait attiré, concrétisa son projet de retour au pays en liquidant ses valeurs au pays de l'or.

Revenu dans sa famille, au milieu de ses concitoyens de Saint-Valentin, il décide de fonder un foyer avec Adéline Grégoire, fille de Gilbert et d'Adéline Tremblay. Le mariage a été béni en la cathédrale de Montréal, le 20 janvier 1885. Les nouveaux époux s'établissent au village de Saint-Valentin où sont nés leur cinq enfants dont un fils, Stephen, et quatre filles.

Installé à Montréal, en 1907, Étienne Langevin s'occupe de construction de maisons résidentielles, avec, comme directeur des travaux son beau-frère, le constable Napoléon Grégoire. L'entreprise eut le succès désiré et prévu.

Il est décédé à Montréal, le 28 avril 1938, moins de deux mois avant son épouse, décédée subitement, le 8 mars de la même année.

RÉMILLARD, Guy, M.D.

Fils d'Armand Rémillard, marchand de Saint-Valentin et de Laure-Anna Grégoire, Guy, né le 14 septembre 1941, fit ses études primaires d'abord à Saint-Valentin, puis à Farnham (5e année) pour les poursuivre au Collège Saint-Laurent où il fit une partie de ses études classiques qu'il termina au Collège de Saint-Jean. Il s'inscrit à la Faculté

de Médecine de l'Université d'Ottawa où il obtient son grade de médecin, L.M.C.C., en 1966, et fait deux ans d'internat comme résident I et II à l'Hôtel-Dieu de Montréal, après un internat rotatoire.

Après douze mois comme associé de recherches en neurophysiologie à l'Université de Montréal, il poursuit ses études en neuropathologie, neurologie clinique et électro-encéphalographie clinique au "Montreal Neurological Institute & Hospital" et au "McGill Affiliated Hospitals" pour obtenir le C.S.P.I. neurologie, en 1972.

Il devient alors, en 1973, assistant-neurologue au Montreal Neurological Hospital et au Royal Victoria Hospital. Il collabore, par des articles sur la neurologie, à quelques revues médicales dont l'Union Médicale du Canada, C.M.A.T., N.E.T.M.

Il est assistant-professeur à l'Université de Montréal, neurologue à l'Hôpital du Sacré-Coeur et co-directeur du département d'E.E.G. à la même institution, assistant-neurologue à l'Hôpital Royal Victoria et à l'Institut Neurologique de Montréal.

Il est membre du Comité exécutif de l'Association Canadienne de l'Ataxie de Friedreich, de l'Eastern Electrovenic Photography Society et membre actif de quelques autres associations canadiennes et américaines de neurologues. Il est souvent invité à donner des conférences et à prendre part à des Séminar à l'extérieur de la métropole.

Le Dr Guy Rémillard épouse, en l'église de Saint-Gilbert de Ville d'Anjou, le 26 mai 1979, Patricia Quézel. Le Dr Rémillard passe ses fins de semaines et ses jours de vacances dans sa magnifique résidence antique, restaurée, de l'Île-aux-Noix.

AUTRES PROFESSIONS

BOURASSA, François

Né à L'Acadie en 1813, il était le fil aîné du Capitaine François Bourassa, négociant et plus tard fermier à L'Acadie, et de Geneviève Patenaude.

Il épousa à Saint-Jean en 1832, Sophie Trahan, fille d'Étienne. Résident de L'Acadie, il mena une existence plutôt mouvementée et eut une activité diversifiée. D'abord au nombre des patriotes, il prit part à la Révolution de 1837-1838.

Devenu Capitaine au 3e bataillon de Milice de Chambly (1847-1859), sa popularité au milieu de ses concitoyens le fait élire maire de

L'Acadie en 1858. Élu député de 1854 à 1867, il représente le comté de Saint-Jean aux Communes pendant plus de quarante ans.

Défait au Conseil législatif dans la division de Lorimier-Napierville-Saint-Jean, il est de nouveau élu député du comté de Saint-Jean, de 1867 à 1896.

Propriétaire terrien à L'Acadie, il devient aussi propriétaire d'une ferme dans Saint-Valentin, rang de la 3e ligne (14) où il est décédé en 1898 à 85 ans, laissant dans le deuil son épouse qui lui avait donné cinq fils dont quatre s'établirent dans l'Ouest canadien et américain.

L'inhumation eut lieu dans le cimetière de sa paroisse natale à côté de ses père et mère. Le monument qui s'élève à leur mémoire, au-dessus de leurs tombes, porte l'inscription: "Foi, Vertu, Travail", devise du père François Bourassa.

POULIN, Me Stanislas, avocat

Même si Stanislas Poulin a pratiqué sa profession d'avocat à Saint-Jean pendant plus de 55 ans, il est originaire de Saint-Valentin où il est né, le 2 août 1881, du mariage de Napoléon Poulin et de Marie Surprenant résidant dans le rang de la 4e ligne de Saint-Valentin. Homme politique et avocat, il eut sans doute des paroissiens de Saint-Valentin comme clients puisqu'il fut membre du Barreau de Richelieu après avoir été membre de celui de Montréal.

Après ses humanités, complétées au Collège de Montréal, le Collège de l'Assomption, où il a fait ses classes de philosophie-sciences, lui décerne un B.A. en 1902, et l'Université Laval de Montréal où il étudia le Droit, le diplôme de L.L.L. en 1905.

Admis au Barreau de Montréal en juillet 1905, il fut membre du Conseil quelque temps et fut créé Conseil du Roi en 1916.

Il eut comme associés durant quelque quatre ans, Me Ivan Sabourin, c.r., et par la suite, Me Jean Frédéric.

Il fut nommé Procureur de la Couronne au district d'Iberville pour succéder à Me André Régner, nommé Juge à la Cour de district.

Il a été membre de la Commission des Écoles Catholiques de

14 Sa propriété a été vendue, en 1900, à la famille Charron. (cf. Mémoires de la SGCF, 1971-72, vol. XXII, no 4, p. 201).

Saint-Jean durant plusieurs années; de la Commission du moratoire agricole; de la Chambre de Commerce de Saint-Jean; de la Société des Artisans Canadiens-Français; du Club de Réforme de Montréal; du Club Kiwanis et du Club de Golf de Saint-Jean.

Stanislas Poulin, libéral en politique, prit part à un grand nombre de luttes électorales dans notre province.

Il avait épousé à Saint-Jean en 1907, Corinne, fille d'Alfred Napoléon Charland, Juge à la Cour Supérieure du district d'Iberville, et de Marie Lareau. Il est le père de deux filles, Claire, et Simone qui a épousé Rosario Frigon, ingénieur professionnel.

Il est décédé en sa demeure de Saint-Jean-sur-Richelieu, le 10 mars 1961. Les obsèques eurent lieu à la cathédrale de Saint-Jean en présence d'un grand nombre de notables, d'amis et de parents.

GIRARD, Eugène, notaire

Il convient d'ajouter à cette liste le nom d'un autre professionnel, Eugène Girard, fils d'Éiphège et d'Onésime Girard.

Né en août 1883, Eugène Girard fait ses études primaires à l'école du village de sa paroisse natale Saint-Valentin, ses études classiques au Collège de Montréal, ses études universitaires à la faculté de Droit de l'Université de Montréal en notariat et y reçoit, en juin 1901, le parchemin lui donnant droit à la pratique du notariat.

Il exerce sa profession à Montréal, de 1901 à 1912. Une maladie grave met fin à sa carrière relativement courte au cours de laquelle il a signé cinq cents actes. Il est décédé à Montréal en octobre 1912. L'inhumation eut lieu à Saint-Paul de l'Île-aux-Noix où habitait encore sa famille.

XVIII

CONCLUSION

Cette rétrospective sur les cent cinquante ans écoulés d'une paroisse où il faisait bon vivre aura-t-elle l'heur de rejoindre, de toucher les âmes de tous ceux dont les pères ont oeuvré courageusement pour préparer l'avenir des générations montantes.

Ils furent courageux et ingénieux ceux-là qui, avec de faibles moyens à leur disposition, ont su mettre tout en oeuvre pour tirer le maximum d'un sol riche et fertile.

Levés tôt, "avant les poules" disait-on, fourbus sous le poids d'une journée bien remplie, ils revenaient du champ "à la brunante" prendre un bon repas qui s'imposait. L'épouse, de son côté, avait donné sa mesure aux soins des enfants et des travaux domestiques. Certains d'entre eux, représentant de grandes familles, ont laissé des traces indélébiles de leur passage dans la paroisse dont ils ont collaboré à la fondation et à l'épanouissement. Citons entre autres: Hébert, Rémillard, Trahan, Thibodeau, Bouchard, Langevin, Girard, Poulin, Fortin et Grégoire.

Presque tous ces noms rappellent le souvenir de ces exilés acadiens qui, après le "Grand Dérangement", se sont établis dans une "nouvelle Cadie" (L'Acadie). Leurs descendants ont été les pionniers de la paroisse Saint-Valentin.

Ancêtres à l'âme bien trempée, ils ont apporté avec eux leurs traditions, leur foi profonde, leur amour du travail et leur grand esprit de fraternité et d'entraide.

Certaines de ces familles ont travaillé dans l'ombre, les documents d'archives sont trop laconiques à leur sujet, elles ont quand même leur place dans l'écrin des souvenirs.

Une telle rétrospective sur un passé trop souvent oublié ou méconnu permet de mettre en relief les trouvailles recueillies dans le sillage de l'histoire. Elle permettra peut-être de nous retrouver nous-

mêmes, paroissiens de Saint-Valentin, dans certaines coutumes conservées, certains traits de ressemblance physique ou de caractère.

Ces célébrations du 150^e anniversaire ne sont-elles pas un hommage filial vivant offert à leur mémoire?

APPENDICE

SAINT-HILAIRE, Louis, artiste-peintre (1860-1922)

Louis Saint-Hilaire, bien qu'originaire de Laprairie où il est né le 4 août 1860, mérite bien ces quelques notes biographiques dans l'historique de la paroisse Saint-Valentin puisque deux de ses tableaux en décoraient l'église et que son épouse, elle, était native de Saint-Valentin.

Louis Saint-Hilaire, après avoir reçu son brevet d'enseignement, enseigne quelques années au Québec tout en poursuivant ses études dans l'art de peindre avec, entre autres professeurs, l'artiste avantageusement connu, Osias Leduc.

À Lake Linden au Michigan, où il dispense l'enseignement à l'école paroissiale du lieu et occupe ses loisirs à faire des croquis à la plume et peindre des toiles, il trouve un mécène et part, en 1880, pour un séjour de deux ans et demi en Europe. Inscrit à l'École Normale des arts décoratifs, il étudie avec le professeur Gérôme (tableaux d'histoire) et Jules Breton (tableaux de genre) et poursuit ensuite ses études à Rome et à Florence.

Il obtient une autorisation officielle, signée par l'Administrateur des Musées Nationaux de France, le 13 septembre 1881, lui permettant de travailler dans les Galeries du Louvre, du Luxembourg, de Versailles et de Saint-Germain. Cette autorisation lui fut renouvelée en juin 1893, pour le Palais du Louvre.

En février 1882, au cours de ce même voyage, l'"Academia de Francia" de Rome lui ouvre ses portes avec la même autorisation de travailler à la "Galleria del Gessi".

À son retour d'Europe, il passe quelques années au pays au cours desquelles il exécute de superbes tableaux pour les églises de Saint-Sébastien, Sainte-Martine de Châteauguay et Saint-Romuald où il travaille en collaboration avec le sculpteur F. Villeneuve. Il s'embarque de nouveau pour Rome en novembre 1887.

L'année 1889 le trouve installé à Minneapolis, Minnesota où il ouvre un studio. La population de l'endroit ayant beaucoup apprécié

son talent, ses oeuvres et sa grande sociabilité, lui confie à son départ pour Rome en décembre 1891, une commande à remplir d'une vingtaine de tableaux religieux expédiés plus tard de Rome et de Paris; il y joignit un paysage d'Italie et un autre de Suisse.

En février 1892, il obtint du directeur des Beaux-Arts, Giovanni Anderlerie, l'entrée à l'Académie "di San Luca", et à "The French Academy" à Rome; du directeur G. de Petra, l'entrée au musée St-Martin de Naples; du directeur C.L. Visconlo, du majordome Di S.S. Delle Volpi, l'entrée au musée et à la Galerie du Vatican.

Dans la capitale française, il s'inscrit à l'Académie Julien puis à l'Académie des Beaux-Arts et travaille avec les professeurs Bouguereau, Benjamin Constant et Lefebvre.

Une lettre du Commissariat Général à Paris, datée du 23 mai 1894 et signée par Hector Fabre, commissaire général, fait état du travail de M. Saint-Hilaire en ces termes: "M. Louis Saint-Hilaire a exécuté à Paris un certain nombre de portraits et d'esquisses de tableaux; c'est un artiste de grand mérite, bien noté à Paris."

Au cours de ce 3e voyage en Europe, il séjourne à Florence, à Naples, à Venise, en Suisse et en Belgique, puis termine par une tournée en Afrique du Nord.

Louis Saint-Hilaire, grand voyageur et aventurier, artiste de grand talent, aborda à peu près tous les genres de peinture: le paysage, les natures mortes, le portrait — dans lequel il excellait — mais surtout l'art religieux; ce dernier était, à l'époque, le plus en demande au Canada; il exécuta entre autres quatre Chemins de Croix.

Il excellait dans la réparation d'anciens tableaux abîmés par le temps, enfumés, criblés de trous, d'éraflures. Il en restaura un grand nombre, entre autres, un de 120 ans et un autre de 450 ans, ce dernier à l'église de Verchères.

Il fut l'inventeur d'une toile à doubler qui donnait aux tableaux leur ancienne solidité et permettait une restauration efficace et non perceptible.

Il a épousé, en 1895, Agnès Girard, fille de Patrice et d'Henriette Jourdenais du Rang Pir Vir à Saint-Valentin. Son épouse était une descendante, à la 4e génération, du premier occupant de l'Île-aux-Noix, Pierre Jourdanet. Il ouvre alors un studio dans l'Hôtel Gosselin situé au bord du Richelieu, où sont nés ses trois enfants, une fille et deux fils. Il

y développa son art jusqu'en 1912. Il quitte alors l'endroit pour un séjour d'une année à Saint-Jean d'Iberville; de là à Verdun (3 ans) et finalement à Montréal où il finit ses jours.

L'artiste demeure présent dans ses oeuvres même après sa mort mais il ne peut malheureusement échapper à celle-ci. Il est décédé à Montréal, le 4 août 1922.

Son épouse, Agnès Girard de Saint-Valentin, lui survécut plusieurs années durant lesquelles elle continua d'enseigner le piano, profession exercée tout au cours de sa vie conjugale. Elle est décédée à Montréal, le 27 janvier 1938, à l'âge avancé de quatre-vingts ans et six mois.

L'ILE-AUX-NOIX

On ne peut tracer un historique de Saint-Valentin, si bref soit-il, sans dire un mot de l'Île-aux-Noix, une île à l'origine même de la naissance de la paroisse. Bon nombre de citoyens de l'endroit ont pris une part active aux divers événements qui s'y sont déroulés; tantôt participant aux luttes françaises-anglaises ou américaines, tantôt participant aux travaux d'érection, de développement et de restauration de la forteresse qui s'y trouve.

L'Île-aux-Noix, d'une superficie totale de 210 acres, située dans la rivière Richelieu à dix milles de la frontière américaine et à 15 milles de Saint-Jean, faisait partie de la seigneurie de Noyan, concédée en 1733.

Le premier occupant en fut Pierre Jourdanet, "soldat de la compagnie de Lorimier présentement en cette ville", qui la détenait pour une période de 8 années, par un contrat passé devant le notaire Royal Foucher le 7 avril 1753.

"Ledit preneur pourra la cultiver à son profit, à cette fin la nettoyer des noix et y faire chaque année au moins un arpent de terre neuve; pourquoi il aura droit de prendre tout son bois de chauffage, sans autres redevances qu'une pochée de noix des noyers de ladite Isle pour chaque année rendue à la maison... et ne pourra ledit preneur abattre aucun desdits noyers pour quelque raison que ce puisse être..."

Cette île fut un endroit stratégique où se déroulèrent des affrontements militaires d'importance, d'où, selon l'écrivain Eugène Achard, "Anglais et Américains se chassaient tour à tour." Elle avait été

fortifiée par les Français en 1759. Sa reddition, le 28 août 1769, entraîna la perte de la Nouvelle-France.

À son extrémité méridionale, s'élève un fort construit pour la défense du Richelieu, principale voie de communication entre Montréal, Québec et les régions du sud.

Lors de la guerre de l'Indépendance aux États-Unis en 1775, l'Armée Américaine, sous les ordres du général Arnold, s'en empara et s'y retrancha. Les Anglais reprirent possession du fort lorsque l'Armée Américaine se vit forcée de quitter les lieux en raison d'une épidémie de fièvre.

Des prisonniers canadiens, qui s'étaient joints aux Américains pour l'invasion, furent employés en 1782 à l'érection d'une véritable forteresse, théâtre d'une bataille navale au cours de la guerre de 1812.

Cette forteresse ne répondant plus alors aux besoins de la défense, on construisit de nouveaux bâtiments encore là aujourd'hui auxquels on donna le nom de "Fort Lennox", en mémoire de Chs Lennox, duc de Richmond et Gouverneur Général du Canada, décédé en 1819.

L'île devint, dès 1813, un chantier maritime d'où le premier navire, le "Niagara", fut lancé en 1814.

Un fossé de 60 pieds de largeur entoure le fort actuel. Les restes d'une église, deux cimetières et d'autres ruines s'offrent encore à la curiosité des visiteurs.

En 1820, on érigea dans l'île un cadran solaire et un musée. Cette île ne cessa jusqu'à aujourd'hui, de faire l'objet de projets d'occupation à des fins diverses. De 1850 à 1857, le Royal Canadian Rifles y assura le service de garnison.

Après le départ des troupes anglaises, et ce, pour un certain temps à partir de 1870, la forteresse devint un pénitencier destiné à recevoir un certain nombre de prisonniers des forces anglaises.

L'année 1921 marque une époque de transformation radicale de ce lieu utilisé jusqu'ici à des fins militaires. L'État le confie au Service des Parcs Nationaux du Canada.

Il devient alors un lieu d'attraction touristique. La population environnante y organise des excursions en vue d'y passer quelques heures, surtout en fin de semaine, dans un bouquet de verdure,

en plein milieu du Richelieu.

Au service des visiteurs, un traversier quitte le quai, situé aux abords du village de Saint-Paul de l'Île-aux-Noix, et les amène au débarcadère sur le rivage de l'Île où ils vont passer quelques heures de réjouissance.

Plus récemment, on y a construit une jetée au sud du village pour faciliter l'accès à l'Île. Les noyers ont disparu de ce parc historique mais il s'y trouve de nombreux et beaux ormes et une luxuriante végétation.

Des archéologues envahirent l'Île à l'été 1964 et recueillirent, par des fouilles souterraines et même presque à fleur de terre, quantité d'objets exposés par la suite à l'intérieur du musée du fort: des morceaux de sabre, de mousquets, de porcelaine, de poterie, de squelettes et même, partie des fondations d'un ancien hôpital.

The Grand Trunk Railway

La ligne de chemin de fer Grand Tronc

"The Company & Proprietors of the Champlain & St-Lawrence Railroad", incorporée le 25 février 1832 (15) construisit la première voie ferrée au Canada. Cette ligne, allant de Laprairie à Dorchester, aujourd'hui Saint-Jean, fut inaugurée le 21 juillet 1836.

Il n'y avait alors que deux wagons à passagers attachés à la locomotive, les deux autres wagons étant tirés par des chevaux.

Cet essai permit à ladite compagnie de se rendre compte que la locomotive était assez puissante pour conduire le train entier. Quatre jours plus tard, soit le 25 juillet, le train, conduit uniquement par la locomotive, fonctionnait normalement de Laprairie à Saint-Jean. Ce fut donc la première ligne de chemin de fer au Canada construite par la première compagnie incorporée dans ce domaine.

Une réquisition adressée à la Reine Victoria par le Gouvernement du Canada, le 28 juillet 1847 (16), fut accueillie favorablement. Une proclamation officielle, émise le 24 juin 1848, accordait l'incorporation à "The Montreal & Province Junction Railway Company Ltd." en vue de construire une ligne de Saint-Jean à l'État de New-York près de Rouses Point.

15. Act. 2, vol. IV, Cap. 58.

16. Act. 10-11, Vic. Cap. 121.

Un décret, daté du 24 juillet 1850 (17) annule l'acte précédent et autorise "The Champlain & St-Lawrence Railroad Company" à prolonger sa ligne de chemin de fer de Saint-Jean à la frontière de Rouses Point, N.Y. ainsi que de construire une branche allant de la jonction de Laprairie à Saint-Lambert.

Une compagnie distincte de la précédente fut incorporée, le 26 février 1851, d'après la loi de l'État de New-York, en vue de construire et d'opérer une ligne ferroviaire sur le territoire des États-Unis à partir de celle aboutissant à la frontière de Rouses Point. Cette ligne fut ouverte à la circulation le 26 août 1851.

Une loi, adoptée le 27 mai 1857, autorisa l'amalgamation des deux compagnies "The Champlain & St-Lawrence Railroad Company" et "The Montreal & New-York Railroad Co."

Cette fusion des deux compagnies de chemin de fer prit le nom de "Montreal & Champlain Railroad Co." (18) pour devenir, en 1872, "The Grand Trunk Railway" et, en 1923, "The Canadian National Railway". (19)

Les chefs de gare qui se sont succédé à Stottsville sont: MM. M. McMahon, Marc Quinlan, Philorome Lazure, Omer Perrier, Théophile Hébert, Joseph Langlois, Jean-Marie Langlois, J.L.O. Colomb.

17. Act. 13-14, Vic. Cap. 114.

18. Act. 20, Vic. Cap. 142.

19. Notes historiques fournies par M. J.N. Lowe, historien de la compagnie du Canadien National et par Mlle Denda Esson, bibliothécaire de la même compagnie.

Maires de la paroisse Saint-Valentin (1845-1980)

1845	M. Joseph Bissonnette
1855-1859	M. Pierre-Adjuteur Zéphirin Girardin
1859	M. Anaclet Bissonnette
1860	M. Pierre Dozois
1861	M. Édouard Hébert
1862-63	M. Joseph Bissonnette
1864	M. Joseph Grégoire
1866	M. Zéphirin Desjardins
1868	M. Cyrille Hébert
1872	M. Grégoire Girard
1875	M. Médard Corbière
1876	M. Louis Perrier
1877	M. J.-B. Bornais
1878-1882	M. Cyrille Hébert
1882-1884	M. Lucien-Isaïe Boissonnault
1884-1887	M. Ambroise Messier
1887-1889	M. Joseph Bissonnette, fils
1893-1895	M. Wilfrid Clément
1896	M. Marcel Boivin
1897-1898	M. Xiste Girard
1899-1904	M. Émilien Grégoire, père
1905-1906	M. Gilbert Paquette
1906-1910	M. Narcisse Lanciault
1911	M. Delphis Grégoire
1912	M. Xavier Girard
1913	M. Casimir Nolin

1914-1916	M. Jules Trahan
1917-1918	M. Alexis Grégoire
1919-1924 (avril)	M. Gilbert A. Langlois
1924-1936	M. Téléphore Langlois
1937-1948	M. Victor Béchard
1949-1960	M. Marcel Hébert
1961-1964 (mai)	M. Émilien Langevin
1967-1979 (novembre)	M. Hubert Hébert
1979 (novembre)	M. Robert Hébert

Marguilliers élus (1827-1980)

1827	Louis Dragon Louis Éthier	1853	E. Girardin
1828	François Giroux	1854	Julien Lanciault
1829	Antoine Boissonneault	1855	Joseph Bissonnette
1830	Jean-Baptiste Bisailon	1856	Guillaume Poulin
1831	Étienne Dumas	1857	David Patenaude
1832	Pierre Noël	1858	Médard Thibodeau
1833	Marcel Tremblay	1859	Théophile Nolin
1834	Charles Hébert	1860	N. Guay
1835	Nicolas Boissonneault	1861	David Hébert
1836	Baptiste Senécal	1862	Jean-Baptiste Rock
1837	Pierre Héneault	1863	Julien Brault Patrice Girard
1838	C. Tremblay	1864	Narcisse Hénault
1839	Raphaël Moquin	1865	Joseph Cognac
1840	François-Xavier Aubin	1866	Julien Giroux
1841	Charles Trahan	1867	Édouard Hébert
1842	Antoine Girard	1868	François Bisailon
1843	Joseph Grégoire	1869	Bénoni Bouchard
1844	Rémi Gauvin	1870	Louis Toupin
1845	René Comeau	1871	Télesphore Girard
1846	Jacob Pilot	1872	Bénoni Collard
1847	André Roy	1873	Eusébe Trahan
1848	Joseph Fournier	1874	Léonard Dupont
1849	Anaclette Bissonnette	1875	Albert Lamoureux
1850	Dominic Poissant	1876	Pierre Béchard
1851	Étienne Gagnon	1877	Thomas Girard
1852	Joseph Molleur	1878	François Pinsonneault

1879	Hilaire Bisailon	1906	Joseph Bissonnette
1880	Placide Langlois	1907	François-Xavier Girard
1881	Grégoire Girard	1908	Alphée Guay
1882	Pierre Poulin	1909	Siméon Proulx
1883	J.-Baptiste Gagnon	1910	Joseph Coache
1884	Antoine Boissonneault	1911	Napoléon Fortin
1885	Emmanuel Langlois	1912	Delphis Grégoire
1886	Napoléon Hébert	1913	Prisque Cloutier
1887	Louis Poulin	1914	Jules Trahan
1888	Médard Thibodeau	1915	Joseph Langevin
1889	Hilaire Choquette	1916	Calixte Boivin
1890	Eusèbe Adolphe	1917	Sylvio Bouchard
1891	Joseph Langevin	1918	Joseph Clouâtre
1892	Narcisse Palin	1919	Joseph Demers
1893	Romain Boudreau	1920	Damien Côté
1894	J.-Baptiste Savage	1921	Édouard Quinlan
1895	Narcisse Lanciault	1922	Pierre Boucher
1896	Théophile Poissant	1923	Anatole Bouchard
1897	Magloire Éthier	1924	Georges Poissant
1898	Pierre Bouchard (Pierre Bourassa remplace Théophile Poissant)	1925	Frédéric Blais
1899	Joseph Rémillard	1926	Joseph M. Hébert
1900	Isaïe Thibodeau	1927	Georges Langevin
1901	Émilien Grégoire	1928	Joseph Cloutier
1902	Octave Côté	1929	Ernest Bouchard
1903	Gilbert Paquette	1930	Télesphore Bouchard
1904	Jules St-Denis	1931	Télesphore Langlois
1905	Télesphore Palin	1932	Frédéric Poulin
		1933	Omer Boire

- | | | | |
|------|---|------|--|
| 1934 | Hormisdas Grégoire | 1962 | René Savage |
| 1935 | Charles Hébert | 1963 | Albert Blais |
| 1936 | Félix Mailloux | 1964 | Philippe Fortin |
| 1937 | Égide Grégoire | 1965 | Georges-Aimé Bouchard |
| 1938 | Joseph Palin | 1966 | Louis Hébert
Ernest Joannisse
Sylvio Bouchard
Marcel Grégoire
Maurice Surprenant |
| 1939 | Sylva Hébert | 1967 | Laurette Deneault
Germain Adam |
| 1940 | Moïse Fortin | 1968 | Réal Éthier
Lucien Grégoire |
| 1941 | Victor Béchard | 1969 | Séraphin Poulin
André Surprenant |
| 1942 | Rémi Girard | 1970 | Solange Langlois
Gilles Blais |
| 1943 | Louis Charron | 1971 | Jean-Paul Adam
Arnold Vanwick |
| 1944 | Hector Thibodeau | 1972 | André Chalifoux
Roger Fortin
(Maurice Surprenant remplace
Solange Langlois) |
| 1945 | Hector Palin | 1973 | Yves Martin
Jean-Yves Langlois |
| 1946 | Gédéon Langlois | 1974 | Denis Therrien
Alexandre Palin |
| 1947 | Louis Bouchard | 1975 | Armour Grégoire
Jean-Yves Dagenais |
| 1948 | Aimé Blais | 1976 | Julien Blais
Armand Surprenant |
| 1949 | Arsène Bouchard | 1977 | Paul-André Grégoire
Raymond Adam |
| 1950 | Omer Cloutier | 1978 | Léo Velvelzen
Denis Langevin |
| 1951 | Antoine Trahan | 1979 | Michel Blais
Yvon Bouchard |
| 1952 | Édouard Fallon | 1980 | Hélène Therrien
Régis Éthier |
| 1953 | Henri Dancause | | |
| 1954 | Lorenzo Chalifoux | | |
| 1955 | Gustave Guay | | |
| 1956 | Hermas Rémillard
(Wilfrid Charron remplace
Gustave Guay qui déménage) | | |
| 1957 | René Blais | | |
| 1958 | André Poissant | | |
| 1959 | Télesphore Langlois | | |
| 1960 | Ernest Joannisse | | |
| 1961 | Jean Olsthorn | | |

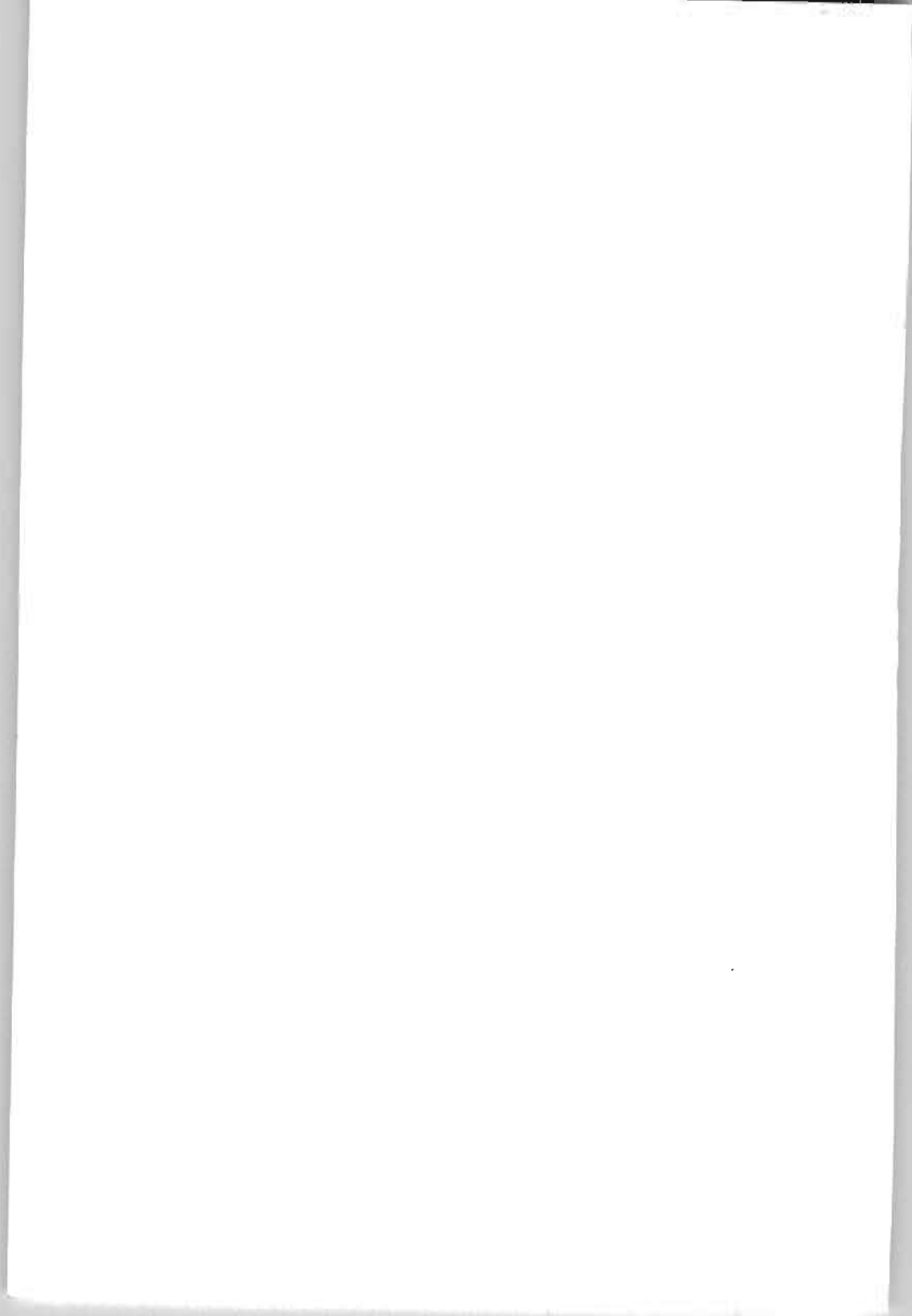
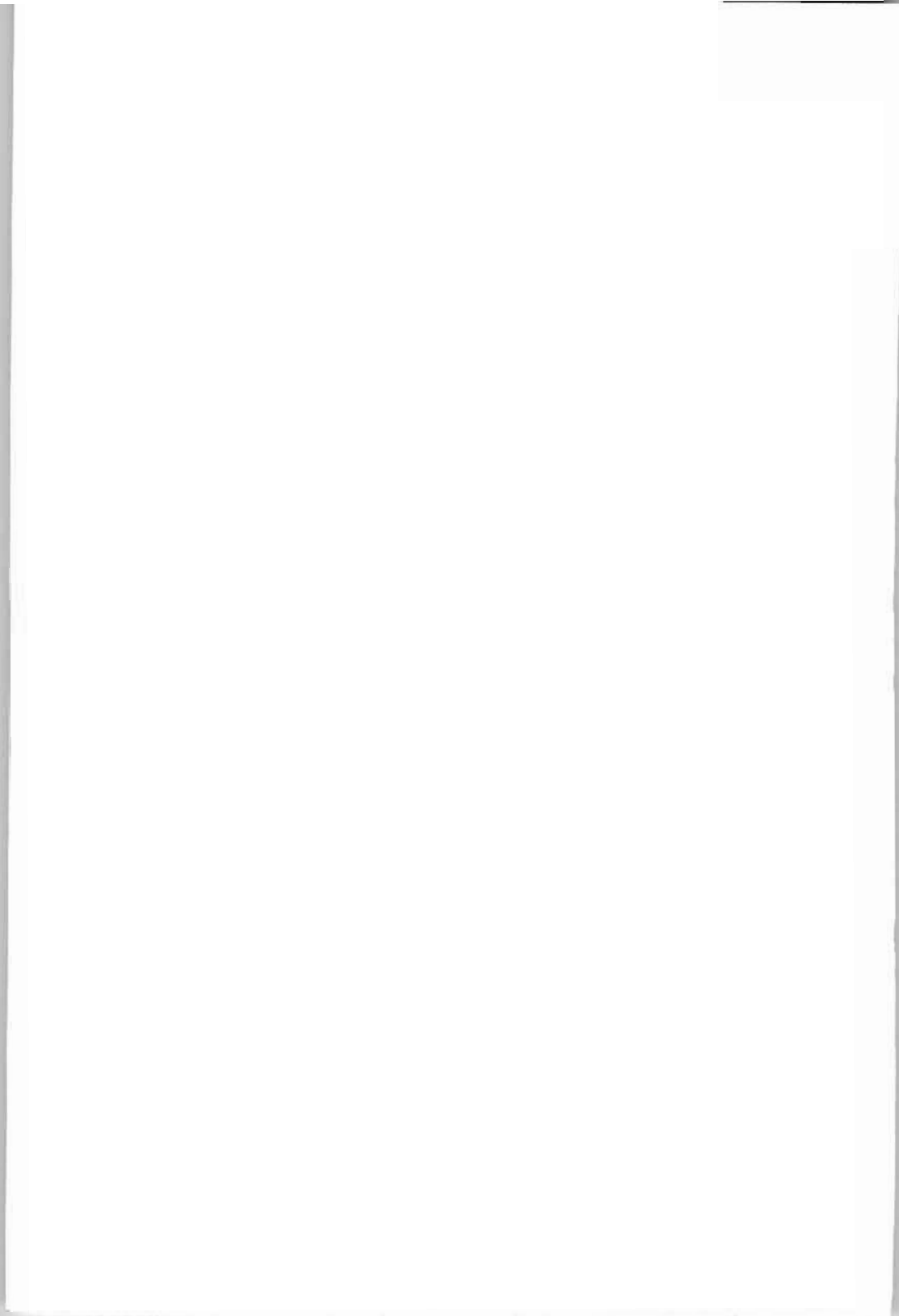


TABLE DES MATIÈRES

Présentation	7
Préambule	9
Érection canonique	13
Proclamation civile	14
Curés de la paroisse	16
Démembrement de la paroisse	19
Saint-Valentin de Stottsville	21
Curés en fonction après le démembrement	25
Cérémonies annuelles du culte	32
Topographie	34
La famille Hébert	39
Éducateurs originaires de Stottsville	
a) Institutrices et professeurs laïques	42
b) Religieux et religieuses au service de l'éducation	52
1- Grégoire, Charles-Henri, c.s.c.	52
2- Grégoire, Alice, s.s.a.	53
3- Dancause, Denis, o.m.i.	53
4- Perrier, Philippe, Mgr. P.D.	57
Travaux de la ferme	58
L'Artisanat	62
Divertissements et loisirs	63
La messe dominicale	65
Notables de la paroisse (biographies)	
Profession médicale	
Avila-Nérée Hébert, m.d.	68
Fernand Hébert, m.d.	69
Hormisdas Éthier, m.d.	70
Fernand Éthier, m.d.	70
Stephen Langevin, m.d.	71
Guy Rémillard, m.d.	73
Autres professions	
François Bourassa, premier député du comté de Saint-Jean	74
Me Stanislas Poulin, avocat	75
Eugène Girard, notaire	76
Conclusion	77

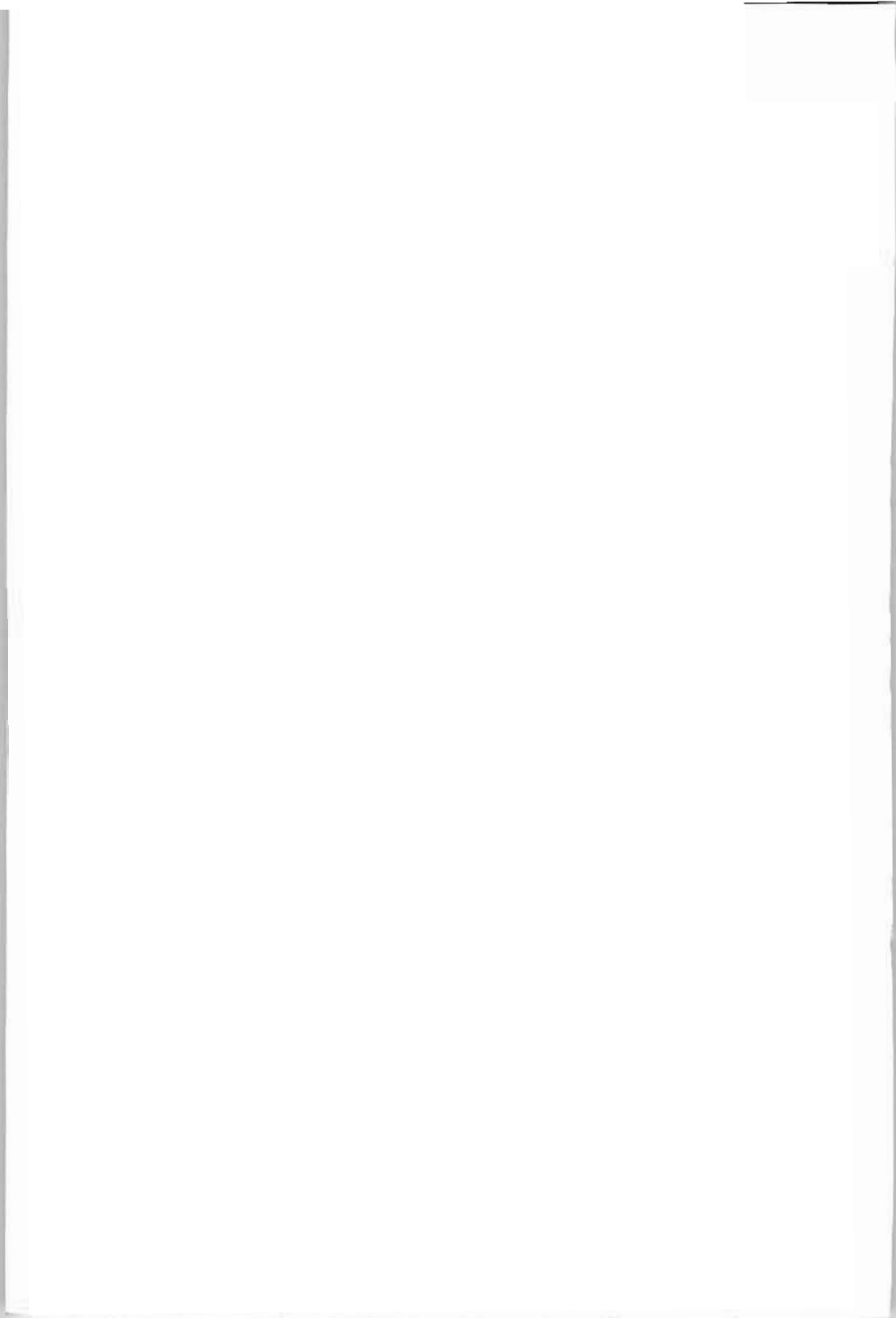


APPENDICE

Louis Saint-Hilaire, artiste-peintre, (1860-1922).....	79
L'Île-aux-Noix	81
"The Grand Trunk Railway"	83
Maires de la paroisse de Saint-Valentin (1845-1980).....	85
Marguilliers élus (1827-1980).....	87
Blason de la municipalité de Saint-Valentin.....	95

ILLUSTRATIONS

Église de Saint-Valentin, extérieur.....	11
Église de Saint-Valentin, intérieur	12
Gare du Grand Tronc à Stottsville	22
Association chorale de Saint-Valentin de Stottsville.....	26
Membres du "Salon littéraire et musical, inc."	35
Groupe de paroissiens de Saint-Valentin	36
Famille de Delphis Grégoire et de Malvina Giroux	43
Club de Baseball de Saint-Valentin (1928)	64



Saint-Valentin



À l'occasion du cent cinquantième anniversaire de fondation de la paroisse de Saint-Valentin et de son érection civile, le Conseil municipal a résolu de doter la municipalité d'un blason qui se lit comme suit:

"D'azur à une botte d'argent accompagnée de deux colombes et à la champagne aussi d'argent crénelée de six pièces; l'écu accosté de deux rinceaux de feuilles d'érable." Sa devise est FAIRE QUE DEVRA.

Les auteurs de cet armorial ont voulu rappeler le bleu azur du blason de la famille des seigneurs de Léry, propriétaires du territoire de Saint-Valentin.

Les six créneaux représentent les six rangs existant sur le territoire de la municipalité.

La botte, au centre, est le symbole du nom de la famille CHAUSSEGROS de LÉRY.

La présence de deux colombes en chef symbolise l'amour et s'explique par le fait que la mi-février, date de la fête du patron de la paroisse Saint-Valentin, est la période où les oiseaux cherchent à s'accoupler.

Achévé d'imprimer, juin 1981,
par Richelieu Roto-Litho inc.,
pour Les Éditions du Richelieu Ltée
Saint-Jean-sur-Richelieu
Québec